AMPHITRION,

COMÉDIE

DE MOLIERE;

Repréſentée en 1668.

PRÉFACE
DE VOLTAIRE
SUR AMPHITRION.

EURIPIDE & Archippus avoient traité ce ſujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'eſt une des pièces de Plaute qui a eu le plus de ſuccès : on la jouoit encore à Rome cinq cents ans après lui ; & , ce qui peut paroître ſingulier , c'eſt qu'on la jouoit toujours dans des fêtes conſacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne ſavent point combien les hommes agiſſent peu conſéquemment , qui puiſſent être ſurpris qu'on ſe moquât publiquement au théâtre des mêmes dieux qu'on adoroit dans les temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les ſcènes de Soſie & de Cléantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité ſon prologue de Lucien, ne ſavent pas la différence qui eſt entre une imitation, & la reſſemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit & de Mercure dans Molière, avec le petit dialogue de Mercure & d'Apollon dans Lucien : il n'y a pas une plaiſanterie, pas un ſeul mot, que Molière doive à cet auteur Grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés ſavent combien l'Amphitrion françois eſt au-deſſus de l'Amphitrion latin. On ne peut pas dire des plaiſanteries de Molière, ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

Noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere ſales, nimium patienter utrumque,

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie : *Tu viens avec des fourberies cousues.* Sosie répond : *Je viens avec des habits cousus. Tu as menti*, réplique le dieu, *tu viens avec tes pieds*, *& non avec tes habits.* Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant Molière paroît surpasser Plaute dans cette espèce de plaisanterie, que les Romains nommoient *urbanité*, autant paroît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il falloit chez les anciens apprendre au spectateur quelque évènement, un acteur venoit sans façon le conter dans un monologue ; ainsi, Amphitrion & Mercure viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait, pendant les entr'actes. Il n'y avoit pas plus

Molière a tout pris de Plaute, hors les ſcènes de Soſie & de Cléantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité ſon prologue de Lucien, ne ſavent pas la différence qui eſt entre une imitation, & la reſſemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit & de Mercure dans Molière, avec le petit dialogue de Mercure & d'Apollon dans Lucien : il n'y a pas une plaiſanterie, pas un ſeul mot, que Molière doive à cet auteur Grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés ſavent combien l'Amphitrion françois eſt au-deſſus de l'Amphitrion latin. On ne peut pas dire des plaiſanteries de Molière, ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

Noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere ſales, nimium patienter utrumque,

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie : *Tu viens avec des fourberies cousues.* Sosie répond : *Je viens avec des habits cousus. Tu as menti*, réplique le dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant Molière paroît surpasser Plaute dans cette espèce de plaisanterie, que les Romains nommoient *urbanité*, autant paroît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il falloit chez les anciens apprendre au spectateur quelque évènement, un acteur venoit sans façon le conter dans un monologue ; ainsi, Amphitrion & Mercure viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait, pendant les entr'actes. Il n'y avoit pas plus

d'art dans les tragédies. Cela ſeul fait peut-être voir que le théâtre des anciens, d'ailleurs à jamais reſpectable, eſt, par rapport au nôtre, ce que l'enfance eſt à l'âge mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à ſon ſexe par ſon érudition, & qui lui en eût fait davantage, ſi avec la ſcience des commentateurs elle n'en eût pas eu l'eſprit, fit une diſſertation pour prouver que l'Amphitrion de Plaute étoit fort au-deſſus du moderne; mais ayant ouï dire que Molière vouloit faire une comédie des femmes ſavantes, elle ſupprima ſa diſſertation.

L'Amphitrion de Molière réuſſit pleinement & ſans contradiction; auſſi eſt-ce une pièce pour plaire aux

plus ſimples & aux plus groſſiers, comme aux plus délicats. C'eſt la premiere comédie que Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de verſification étoit plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres ſont d'autant plus mal-aiſés à faire, qu'ils ſemblent plus faciles. Il y a un rithme très-peu connu qu'il y faut obſerver, ſans quoi cette poéſie rebute. Corneille ne connut pas ce rithme dans ſon Agéſilas.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.
LA NUIT.

PROLOGUE.

MERCURE, *sur un nuage*, LA NUIT, *dans un char traîné dans l'air par deux chevaux.*

MERCURE.

Tout beau ! charmante Nuit, daignez vous arrêter :
Il est certain secours que de vous on desire ;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah ! ah ! c'est vous, seigneur Mercure !
Qui vous eût deviné là, dans cette posture ?

MERCURE.

Ma foi ! me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y
ſongez pas :
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils ſont las ?

MERCURE.

Les dieux ſont-ils de fer ?

LA NUIT.

Non ; mais il faut, ſans ceſſe,
Garder le decorum de la divinité.
Il eſt de certains mots dont l'uſage rabaiſſe
Cette ſublime qualité,
Et que, pour leur indignité,
Il eſt bon qu'aux hommes on laiſſe.

MERCURE.

A votre aiſe vous en parlez ;
Et vous avez, la belle, une chaiſe roulante,
Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par-tout où vous voulez.

Mais de moi ce n'eſt pas de même ;
Et je ne puis vouloir, dans mon deſtin fatal,
Aux poëtes aſſez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuſte loi,
Dont on veut maintenir l'uſage,
A chaque dieu, dans ſon emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laiſſer à pied, moi,
Comme un meſſager de village ;
Moi qui ſuis, comme on ſait, en terre & dans les cieux,
Le fameux meſſager du ſouverain des dieux ;
Et qui, ſans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois beſoin, plus que perſonne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?

Les poëtes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise
Qu'on voit faire à ces messieurs-là.
Mais contre eux toutefois votre ame à tort s'irrite ;
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui, mais pour aller plus vîte,
Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

LA NUIT.

Laissons cela, seigneur Mercure,
Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obscure,
Pour certaine douce aventure
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles :

Bien ſouvent, pour la terre, il néglige les cieux ;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des dieux
Aime à s'humaniſer pour des beautés mortelles,
Et fait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcmène il a ſenti les coups ;
Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines,
Amphitrion ſon époux
Commande aux troupes Thébaines,
Il en a pris la forme ; & reçoit, là-deſſous,
Un ſoulagement à ſes peines,
Dans la poſſeſſion des plaiſirs les plus doux.
L'état des mariés à ſes feux eſt propice ;
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours ;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter, à ce bel artifice,
S'eſt aviſé d'avoir recours.
Son ſtratagême ici ſe trouve ſalutaire ;
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguiſement ſeroit pour ne rien faire :

Et ce n'eſt pas par-tout un bon moyen de plaire,
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter, & je ne comprends pas
Tous les déguiſemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par-là toutes ſortes d'états;
Et c'eſt agir en dieu qui n'eſt pas bête.
Dans quelque rang qu'il ſoit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort miſérable,
S'il ne quittoit jamais ſa mine redoutable,
Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'eſt point, à mon gré, de plus ſotte méthode,
Que d'être empriſonné toujours dans ſa grandeur;
Et ſur-tout aux tranſports de l'amoureuſe ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter qui, ſans doute, en plaiſirs ſe connoît,
Sait deſcendre du haut de ſa gloire ſuprême,

Et pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît,
Il ſort tout-à-fait de lui-même,
Et ce n'eſt plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Paſſe encor de le voir, de ce ſublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les tranſports que le cœur peut fournir,
Et ſe faire à leur badinage,
Si dans les changemens où ſon humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelque autre choſe,
Je ne trouve pas cela beau,
Et ne m'étonne pas ſi parfois on en cauſe.

MERCURE.

Laiſſons dire tous les cenſeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs,
Qui paſſent leur intelligence.

Ce dieu ſait ce qu'il fait auſſi-bien là qu'ailleurs ;
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne ſont pas ſi bêtes que l'on penſe.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par ſon ſtratagême, il voit ſa flamme heureuſe,
Que peut-il ſouhaiter, & qu'eſt-ce que je puis ?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,
Pour ſatisfaire aux vœux de ſon ame amoureuſe,
D'une nuit ſi délicieuſe,
Faſſent la plus longue des nuits ;
Qu'à ſes tranſports vous donniez plus d'eſpace,
Et retardiez la naiſſance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà ſans doute un bel emploi

Que le grand Jupiter m'apprête ;
Et l'on donne un nom fort honnête
Au ſervice qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune déeſſe,
Vous êtes bien du bon tems !
Un tel emploi n'eſt baſſeſſe
Que chez les petites gens.
Lorſque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître,
Tout ce qu'on fait eſt toujours bel & bon ;
Et, ſuivant ce qu'on peut être,
Les choſes changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matières
Vous en ſavez plus que moi ;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé! là, là, madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas ſi renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à ſentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laiſſons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous ſommes;
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous diſant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là-bas, dans ma commiſſion,
Dépouiller promptement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitrion.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémiſphère, avec ma ſuite obſcure,
Je vais faire une ſtation.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

(*Mercure deſcend de ſon nuage, & la Nuit traverſe le théâtre.*)

Fin du Prologue.

ACTEURS.

JUPITER, ſous la figure d'Amphitrion.

MERCURE, ſous la figure de Soſie.

AMPHITRION, général des Thébains.

ALCMENE, femme d'Amphitrion.

CLÉANTHIS, ſuivante d'Alcmène, & femme de Soſie.

ARGATIPHONTIDAS,
NAUCRATÈS,
POLIDAS,
PAUSICLÈS, } capitaines Thébains.

SOSIE, valet d'Amphitrion.

La Scène eſt à Thèbes, devant le Palais d'Amphitrion.

AMPHITRION,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE.

QUI va là ? Hé ! ma peur à chaque pas s'accroît.
Meſſieurs, ami de tout le monde.
Ah ! quelle audace ſans ſeconde,
De marcher à l'heure qu'il eſt !
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi ! ſi pour ſon prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit ſi noire ?

Et, pour me renvoyer annoncer ſon retour,
Et le détail de ſa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Soſie, à quelle ſervitude
Tes jours ſont-ils aſſujettis ?
Notre ſort eſt beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout ſoit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'aſſidu ſervice
N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame inſenſée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fauſſe penſée
Qu'ont tous les autres gens, que nous ſommes heureux.

Vers la retraite, en vain, la raiſon nous appelle ;
En vain notre dépit quelquefois y conſent :
Leur vue a ſur notre zèle
Un aſcendant trop puiſſant,
Et la moindre faveur d'un coup-d'œil careſſant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obſcurité,
Je vois notre maiſon, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit, pour l'ambaſſade,
Quelque diſcours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire,
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;
Mais, comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas ?
N'importe, parlons-en & d'eſtoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils ſe ſont tenus loin ?
Pour jouer mon rôle ſans peine,
Je le veux un peu repaſſer.

Voici la chambre où j'entre en courier que l'on
mène,
Et cette lanterne eſt Alcmène,
A qui je me dois adreſſer.
(*Soſie poſe ſa lanterne à terre.*)
Madame, Amphitrion, mon maître, & votre époux.
— Bon. Beau début ! — L'eſprit toujours plein de
vos charmes,
M'a voulu choiſir entre tous,
Pour vous donner avis du ſuccès de ſes armes,
Et du deſir qu'il a de ſe voir près de vous. —
« Ah ! vraiment, mon pauvre Soſie,
» A te revoir, j'ai de la joie au cœur. » —
Madame, ce m'eſt trop d'honneur,
Et mon deſtin doit faire envie. —
Bien répondu. « — Comment ſe porte Amphi-
trion ? » —
Madame, en homme de courage,
Dans les occaſions où la gloire l'engage. —
Fort bien. Belle conception ! —
« Quand

« Quand viendra t-il, par ſon retour charmant,
» Rendre mon ame ſatisfaite ? » —
Le plutôt qu'il pourra, madame, aſſurément :
Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite. —
Ah ! — « Mais quel eſt l'état où la guerre l'a mis ?
» Que dit-il, que fait-il ? Contente un peu mon
» ame. ? » —
Il dit moins qu'il ne fait, madame,
Et fait trembler les ennemis. —
Peſte ! où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes ? —
« Que font les révoltés ? dis - moi, quel eſt leur
ſort ? » —
Ils n'ont pu réſiſter, madame, à notre effort ;
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas, leur chef, à mort,
Pris Thélèbe d'aſſaut ; & déja, dans le port,
Tout retentit de nos proueſſes. —
« Ah ! quel ſuccès ! O dieux ! qui l'eût pu jamais
croire ?
» Raconte-moi, Soſie, un tel évènement. » —

Je le veux bien, madame ; & ſans m'enfler de
gloire,
Du détail de cette victoire,
Je puis parler très-ſavamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, eſt de ce côté ;

(*Soſie marque les lieux ſur ſa main.*)

C'eſt une ville, en vérité,
Auſſi grande quaſi que Thèbe.
La rivière eſt comme là.
Ici, nos gens ſe campèrent,
Et l'eſpace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur infanterie ;
Et plus bas, du côté droit,
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux dieux adreſſé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le ſignal ;

Les ennemis, penſant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant - garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon notre roi;
Et voici le corps d'armée,

(*On fait un peu de bruit.*

Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entends quelque bruit, ce me ſemble.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *ſous la figure de Soſie, ſortant de la maiſon d'Amphitrion.*

Sous ce minois qui lui reſſemble,
Chaſſons de ces lieux ce cauſeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent enſemble.

SOSIE, *ſans voir Mercure.*

Mon cœur tant ſoit peu ſe raſſure,
Et je penſe que ce n'eſt rien.
Crainte pourtant de ſiniſtre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*

Tu ſeras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, *ſans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me ſemble ſans pareille.
Il faut, depuis le tems que je ſuis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le ſoir pour le matin,
Ou que, trop tard au lit, le blond Phœbus ſommeille,
Pour avoir trop pris de ſon vin.

MERCURE, *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!
Mon bras ſaura bien, tantôt,
Châtier cette inſolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

SOSIE, *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! par ma foi, j'avois raiſon;
C'eſt fait de moi, chétive créature.
Je vois, devant notre maiſon,

Certain homme, dont l'encolure
Ne me préſage rien de bon.
Pour faire ſemblant d'aſſurance,
Je veux chanter un peu d'ici.

(*Il chante.*)

MERCURE.

Qui donc eſt ce coquin, qui prend tant de licence,
Que de chanter, & m'étourdir ainſi ?

(*A meſure que Mercure parle, la voix de Soſie s'affoiblit peu-à-peu.*)

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE, *à part.*

Cet homme, aſſurément, n'aime pas la muſique.

MERCURE.

Depuis plus d'une ſemaine,
Je n'ai trouvé perſonne à qui rompre les os ;
La vigueur de mon bras ſe perd dans le repos,

Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme eſt ceci!
De mortelles frayeurs je ſens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant auſſi?
Peut-être a-t-il dans l'ame autant que moi de crainte;
Et que le drôle parle ainſi,
Pour me cacher ſa peur ſous une audace feinte.
Oui, oui, ne ſouffrons point qu'on nous croie un oiſon.
Si je ne ſuis hardi, tâchons de le paroître.
Faiſons-nous du cœur par raiſon.
Il eſt ſeul, comme moi; je ſuis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maiſon.

MERCURE.

Qui va-là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

SOSIE.

(*A part.*)

Moi. Courage, Sosie.

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi ?

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah ! ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument, par force, ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître !
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour-à-tour;
Je viens de là, vais là; j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.

Il me prend un desir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même ?

MERCURE.

A toi-même ; & t'en voilà certain.

(*Mercure donne un soufflet à Sosie.*)

SOSIE.

Ah ! ah ! c'est tout de bon !

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets ?

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien;
Nous verrons bien autre chose:
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

MERCURE, *arrêtant Sosie.*

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens - tu mes pas ?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !
Tu te dis de cette maison ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en eſt-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien ! que fait cette raiſon ?

SOSIE.

Je ſuis ſon valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitrion ?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom eſt ?...

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Hé! comment ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Ecoute.

Sais-tu que de ma main je t'aſſomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ? de quelle rage eſt ton ame ſaiſie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité,

De prendre le nom de Soſie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le menſonge horrible, & l'impudence extrême !
Tu m'oſes ſoutenir que Soſie eſt ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le ſoutiens par la grande raiſon
Qu'ainſi l'a fait des dieux la puiſſance ſuprême ;
Et qu'il n'eſt pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE, *battu par Mercure.*

Juſtice ! citoyens ! Au ſecours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris !

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'eſt ainſi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne ſur moi mon manque de courage,
Et ce n'eſt pas en uſer bien.
C'eſt pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'eſt pas d'une belle ame;
Et le cœur eſt digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien! es-tu Soſie à préſent? qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphoſe;

Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE, *menaçant Sosie.*

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fais trève à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trève à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor, dis, traître ?

SOSIE.

Hélas ! je suis ce que tu veux !

Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux ;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, & tout Thèbes l'avoue ;
Amphitrion jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie ?

MERCURE.

Oui, Sosie ; & si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, *à part.*

Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,

Et par un impoſteur me voir voler mon nom ?

Que ſon bonheur eſt extrême

De ce que je ſuis poltron !

Sans cela, par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents, je penſe,

Tu murmures je ne ſais quoi ?

SOSIE.

Non ; mais, au nom des dieux, donne-moi la licence

De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,

Que les coups n'en feront point.

Signons une trève.

MERCURE.

Paſſe ;

Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaiſie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu ſerois démon,
Que je ne ſois pas moi, que je ne ſois Soſie ?

MERCURE, *levant le bâton ſur Soſie.*

Comment, tu peux ?...

SOSIE.

Ah ! tout doux !
Nous avons fait trève aux coups.

MERCURE.

Quoi, pendard, impoſteur, coquin !...

SOSIE.

Pour des injures,
Dis-m'en tant que tu voudras ;
Ce ſont légères bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre trève, & reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Etre ce que suis, est-il en ta puissance?
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille?
Et peut-on démentir cent indices pressans?
Rêvé-je? Est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon maître Amphitrion ne m'a-t-il pas commis

A venir en ces lieux vers Alcmène, ſa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant ſa flamme,
Un récit de ſes faits contre nos ennemis ?
Ne ſuis-je pas du port arrivé tout-à-l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlé-je pas d'un eſprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronerie ?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas ſur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups ?
Ah ! tout cela n'eſt que trop véritable,
Et, plût au ciel le fût-il moins !
Ceſſe donc d'inſulter au ſort d'un miſérable,
Et laiſſe à mon devoir s'acquitter de ſes ſoins.

MERCURE.

Arrête, ou, ſur ton dos, le moindre pas attire
Un aſſommant éclat de mon juſte courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Eſt à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin du vaiſſeau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne ſait comme je ſuis parti.
Amphitrion, du camp, vers Alcmène ſa femme,
M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'eſt moi qu'Amphitrion députe vers Alcmène ;
Et qui du port Perſique arrive de ce pas,
Moi qui viens annoncer la valeur de ſon bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'eſt moi qui ſuis Soſie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frère d'Arpage mort en pays étranger ;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager ;
Qui dans Thèbe, ai reçu mille coups d'étriviere,
Sans en avoir jamais dit rien ;

Et jadis en public, fus marqué par derriere,
Pour être trop homme de bien.

SOSIE, *bas, à part.*

Il a raiſon. A moins d'être Soſie,
On ne peut pas ſavoir tout ce qu'il dit ;
Et dans l'étonnement dont mon ame eſt ſaiſie,
Je commence à mon tour à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le conſidère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action ;
Faiſons-lui quelque queſtion,
Afin d'éclaircir ce myſtère.

(*Haut.*)

Parmi tout le butin fait ſur nos ennemis,
Qu'eſt-ce qu'Amphitrion obtint pour ſon partage ?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis.
Dont leur chef ſe paroît comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

SOSIE.

A qui deſtine-t-il un ſi riche préſent ?

MERCURE.

A ſa femme ; & , ſur elle , il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où , pour l'apporter , eſt-il mis à préſent ?

MERCURE.

Dans un coffret ſcellé des armes de mon maître.

SOSIE, *bas, à part.*

Il ne ment pas d'un mot , à chaque repartie ;
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi , par la force , il eſt déja Soſie ;
Il pourroit bien encor l'être par la raiſon.
Pourtant quand je me tâte , & que je me rappelle ,
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidelle
Pour démêler ce que je voi ?
Ce que j'ai fait tout ſeul , & que n'a vu perſonne ,

A moins d'être moi-même, on ne peut le ſavoir.
Par cette queſtion il faut que je l'étonne ;
C'eſt de quoi le confondre, & nous allons le voir.

(*Haut.*)

Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus ſeul te fourrer ?

MERCURE.

D'un jambon....

SOSIE, *bas à part.*

L'y voilà !

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je ſus fort-bien me bourrer ;
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux ſe contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE, *bas, à part.*

Cette preuve ſans pareille
En ſa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

(*Haut.*)

Je ne ſaurois nier, aux preuves qu'on m'expoſe,
Que tu ne ſois Soſie ; & j'y donne ma voix.
Mais ſi tu l'es, dis-moi qui tu veux que je ſois.
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord ;
Mais, tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaiſie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon eſprit ſur les dents,
Et la raiſon à ce qu'on voit s'oppoſe.

Mais il faut terminer enfin par quelque chose ;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la bastonade ?

SOSIE, *battu par Mercure.*

Ah ! qu'est-ce-ci, grands dieux ! Il frappe un ton plus fort ;
Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, & retournons au port.
O juste ciel ! J'ai fait une belle ambassade.

MERCURE, *seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir ; & sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine ;
Mais je vois Jupiter que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

SCENE III.

JUPITER, *sous la figure d'Amphitrion*, ALCMENE, CLÉANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher ;
Ils m'offrent, des plaisirs en m'offrant votre vue ;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
Pourroit être blâmé dans la bouche publique ;

Et j'en veux pour témoin unique,
Celle qui peut m'en ſavoir gré.

ALCMENE.

Je prends, Amphitrion, grande part à la gloire
Que répandent ſur vous vos illuſtres exploits ;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les ſenſibles endroits :
Mais, quand je vois que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendreſſe extrême,
De lui vouloir un peu de mal,
Et d'oppoſer mes vœux à cet ordre ſuprême,
Qui des Thébains vous fait le général.
C'eſt une douce choſe, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triſte coup, hélas ! eſt bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t on l'ame bleſſée,
Au moindre choc dont on entend parler !

Voit-on, dans les horreurs d'une telle penſée,
    Par où jamais ſe conſoler
    Du coup dont on eſt ménacée ?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur ſuprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendreſſes d'un cœur
Qui peut à tout moment trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;
Et c'eſt, je vous l'avoue, une choſe charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, ſi je l'oſe dire, un ſcrupule me gêne
Aux tendres ſentimens que vous me faites voir;
Et, pour le bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir;
Qu'à votre ſeule ardeur, qu'à ma ſeule perſonne,
Je duſſe les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
    Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'eſt de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprends rien à ce nouveau ſcrupule,
Dont s'embarraſſe votre amour.

JUPITER.

Ah! ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendreſſe,
Paſſe auſſi celle d'un époux;
Et vous ne ſavez pas, dans des momens ſi doux,
Quelle en eſt la délicateſſe!
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et ſe fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcmène,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant ſeul me touche, à parler franchement,
Et je ſens, près de vous, que le mari le gêne.

Cet amant, de vos vœux, jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui ſeul votre cœur s'abandonne ;
Et ſa paſſion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure ſource, obtenir vos ardeurs ;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs
La douceur eſt empoiſonnée.
Dans le ſcrupule enfin dont il eſt combattu,
Il veut, pour ſatisfaire à ſa délicateſſe,
Que vous le ſépariez d'avec ce qui le bleſſe ;
Que le mari ne ſoit que pour votre vertu ;
Et que, de votre cœur de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour & toute la tendreſſe.

ALCMENE.

Amphitrion, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage ;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas ſage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce difcours eft plus raifonnable,
Alcmène, que vous ne penfez ;
Mais un plus long féjour me rendroit trop coupable,
Et, du retour au port, les momens font preffés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un tems m'arrache de vous :
Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne fépare point ce qu'uniffent les dieux ;
Et l'époux & l'amant me font fort précieux.

SCENE IV.

CLÉANTHIS, MERCURE.

CLÉANTHIS, *à part.*

O CIEL ! que d'aimables careſſes
D'un époux ardemment chéri !
Et que mon traître de mari
Eſt loin de toutes ces tendreſſes !

MERCURE, *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ſes voiles ;
Et, pour effacer les étoiles,
Le ſoleil, de ſon lit, peut maintenant ſortir.

CLÉANTHIS, *arrêtant Mercure.*

Quoi ! c'eſt ainſi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et comment donc, ne veux-tu pas

Que de mon devoir je m'acquitte,
Et que d'Amphitrion j'aille ſuivre les pas ?

CLÉANTHIS.

Mais, avec cette bruſquerie,
Traître ! de moi te ſéparer ?

MERCURE.

Le beau ſujet de fâcherie !
Nous avons tant de tems enſemble à demeurer.

CLÉANTHIS.

Mais quoi ! partir ainſi d'une façon brutale,
Sans me dire un ſeul mot de douceur pour régale ?

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon eſprit
T'aille chercher des fariboles !
Quinze ans de mariage épuiſent les paroles ;
Et, depuis un long-tems, nous nous ſommes tout dit.

CLÉANTHIS.

Regarde, traître, Amphitrion !
Vois combien pour Alcmène il étale de flamme,
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme

MERCURE.

Hé ! mon dieu, Cléanthis, ils sont encore amans !
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pousser de beaux sentimens.

CLÉANTHIS.

Quoi ! suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire ;

Mais je ſuis trop barbon pour oſer ſoupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLÉANTHIS.

Mérites-tu, pendard ! cet inſigne bonheur,
De te voir, pour épouſe, une femme d'honneur ?

MERCURE.

Mon dieu ! tu n'es que trop honnête ;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne ſois point ſi femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLÉANTHIS.

Comment, de trop bien vivre, on te voit me blâmer ?

MERCURE.

La douceur d'une femme eſt tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne ceſſe de m'aſſommer.

CLÉANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foi! veux-tu que je te dise?
Un mal d'opinion ne touche que les sots;
Et je prendrois pour ma devise,
Moins d'honneur & plus de repos.

CLÉANTHIS.

Comment! tu souffrirois, sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,

Qu'une fatigante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chere ame,
Il me faut ſuivre Amphitrion.

CLÉANTHIS, *ſeule.*

Pourquoi, pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t-il aſſez de réſolution ?
Ah ! que dans cette occaſion,
J'enrage d'être honnête femme !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION, SOSIE.

AMPHITRION.

VIENS çà, bourreau, viens çà ! fais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire aſſommer ton diſcours peut ſuffire ;
Et que, pour te traiter comme je le deſire,
Mon couroux n'attend qu'un bâton ?

SOSIE.

Si vous le prenez ſur ce ton,
Monſieur, je n'ai plus rien à dire,
Et vous aurez toujours raiſon.

AMPHITRION.

Quoi, tu veux me donner pour des vérités, traître!
Les contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non je ſuis le valet, & vous êtes le maître;
Il n'en ſera, monſieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRION.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr ſur ta commiſſion.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confuſion.
Rappelle tous tes ſens, rentre bien dans ton ame,
Et réponds mot pour mot, à chaque queſtion.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci ſoit traité.

Parlerai-je, monsieur, selon ma conscience,
Ou, comme auprès des grands, on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRION.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère,

SOSIE.

Bon. C'est assez, laissez moi-faire;
Vons n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRION.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire....

SOSIE.

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRION.

Comment, coquin!

SOSIE.

Monſieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, ſi vous voulez.

AMPHITRION.

Voilà comme un valet montre pour nous du zele.
Paſſons. Sur les chemins que t'eſt-il arrivé ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRION.

Poltron !

SOSIE.

En nous formant, nature a ſes caprices;
Divers penchans en nous elle fait obſerver.
Les uns, à s'expoſer, trouvent mille délices :
Moi j'en trouve à me conſerver.

AMPHITRION.

Arrivant au logis....

SOSIE.

J'ai devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle forte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRION.

Enfuite ?

SOSIE.

On m'eft venu troubler & mettre en peine.

AMPHITRION.

Et qui ?

SOSIE.

Sofie. Un moi de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcmène;
Et qui de nos fecrets, a connoiffance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRION.

Quels contes !

SOSIE.

Non, monfieur, c'eft la vérité pure.

Ce moi, plutôt que moi, s'eſt au logis trouvé ;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fuſſe arrivé.

AMPHITRION.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit ?
Eſt-ce ſonge ? Eſt-ce ivrognerie ?
Aliénation d'eſprit,
Ou méchante plaiſanterie ?

SOSIE.

Non, c'eſt la choſe comme elle eſt ;
Et point du tout conte frivole.
Je ſuis homme d'honneur, j'en donne ma parole,
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis, que croyant n'être qu'un ſeul Soſie,
Je me ſuis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalouſie,
L'un eſt à la maiſon, & l'autre eſt avec vous ;

Que le moi que voici, chargé de laſſitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard & diſpos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre & caſſer des os.

AMPHITRION.

Il faut être, je le confeſſe,
D'un eſprit bien poſé, bien tranquille, bien doux,
Pour ſouffrir qu'un valet de chanſons me repaiſſe.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous ſavez que d'abord tout ceſſe.

AMPHITRION.

Non, ſans emportement je te veux écouter;
Je l'ai promis. Mais dis en bonne conſcience,
Au myſtère nouveau que tu me viens conter,
Eſt-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raiſon ; & la choſe à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'eſt un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun ;
Cela choque le ſens commun ;
Mais cela ne laiſſe pas d'être.

AMPHITRION.

Le moyen d'en rien croire, à moins d'être inſenſé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, ſans une peine extrême ;
Je me ſuis, d'être deux, ſenti l'eſprit bleſſé,
Et long-tens d'impoſteur j'ai traité ce moi-même ?
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé :
J'ai vu que c'étoit moi, ſans aucun ſtratagême :
Des pieds juſqu'à la tête, il eſt comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes,

Enfin

Enfin deux gouttes de lait
Ne ſont pas plus reſſemblantes ;
Et, n'étoit que ſes mains ſont un peu trop peſantes,
J'en ſerois fort ſatisfait.

AMPHITRION.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maiſon ?

SOSIE.

Bon, entré ! Hé ! de quelle ſorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raiſon ?
Et ne me ſuis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRION.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos ſent encore une douleur très-forte.

AMPHITRION.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vraiment !

AMPHITRION.

Et qui ?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRION.

Toi, te battre ?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici ;
Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.

AMPHITRION.

Te confonde le ciel de me parler ainsi !

SOSIE.

Ce ne sont pas des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages ;
Il a le bras fort, le cœur haut,

J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a roſſé comme il faut ;
C'eſt un drôle qui fait des rages.

AMPHITRION.

Achevons. As-tu vu ma femme ?

SOSIE.

Non.

AMPHITRION.

Pourquoi ?

SOSIE.

Par une raiſon aſſez forte.

AMPHITRION.

Qui t'a fait y manquer, maraud ? explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même ſorte ?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuſte que moi ;
Ce moi, qui s'eſt de force emparé de la porte ;
Ce moi, qui m'a fait filer doux ;

Ce moi, qui le ſeul moi veut être;
Ce moi, de moi-même jaloux;
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'eſt fait connoître;
Enfin ce moi, qui ſuis chez nous;
Ce moi, qui s'eſt montré mon maître;
Ce moi, qui m'a roué de coups.

AMPHITRION.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il ſe ſoit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, ſi j'ai bu que de l'eau;
A mon ſerment on m'en peut croire.

AMPHITRION.

Il faut donc qu'au ſommeil tes ſens ſe ſoient portés
Et qu'un ſonge fâcheux, dans ſes confus myſtères
T'ait fait voir toutes les chimères,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout auſſi peu. Je n'ai point ſommeillé,
Et n'en ai même aucune envie :
Je vous parle bien éveillé ;
J'étois bien éveillé ce matin, ſur ma vie ;
Et bien éveillé même étoit l'autre Soſie,
Quand il m'a ſi bien étrillé.

AMPHITRION.

Suis-moi, je t'impoſe ſilence.
C'eſt trop me fatiguer l'eſprit ;
Et je ſuis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter, d'un valet, les ſottiſes qu'il dit.

SOSIE, *à part.*

Tous les diſcours ſont des ſottiſes,
Partant d'un homme ſans éclat.
Ce ſeroient paroles exquiſes,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRION.

Entrons ſans davantage attendre.
Mais Alcmène paroît avec tous ſes appas ;
En ce moment, ſans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va ſurprendre.

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRION, CLÉANTHIS, SOSIE.

ALCMENE, *ſans voir Amphitrion.*

ALLONS pour mon époux, Cléanthis, vers les dieux,
Nous acquitter de nos hommages ;
Et les remercier des ſuccès glorieux,
Dont Thèbes, par ſon bras, goûte les avantages.
(*Appercevant Amphitrion.*)
O dieux !

AMPHITRION.

Faſſe le ciel, qu'Amphitrion vainqueur
Avec plaiſir ſoit revu de ſa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi! de retour ſi-tôt?

AMPHITRION.

Certes, c'eſt, en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage;
Et ce : *Quoi! ſi-tôt de retour?*
En ces occaſions n'eſt guère le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'oſois me flatter, en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment deſiré,
Donne à tous les inſtans une longueur extrême;

Et l'abſence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois...

AMPHITRION.

Non, Alcmène, à ſon impatience
On meſure le tems en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'abſence
En perſonne qui n'aime pas.
Lorſque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue;
Et ce dont on chérit la vue,
Ne revient jamais aſſez tôt.
De votre accueil, je le confeſſe,
Se plaint ici mon amoureuſe ardeur;
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres tranſports de joie & de tendreſſe.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre ſur quoi

Vous fondez les diſcours que je vous entends faire ;
Et, ſi vous vous plaignez de moi,
Je ne ſais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous ſatisfaire.
Hier au ſoir, ce me ſemble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie aſſez tendre,
Et rendre aux ſoins de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRION.

Comment ?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les ſoudains mouvemens d'une entière allégreſſe ?
Et le tranſport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendreſſe ?

AMPHITRION.

Que me dites-vous là ?

ALCMENE.

Que même votre amour

Montra de mon accueil une joie incroyable ;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce ſoudain retour,
Ma ſurpriſe ſoit ſi coupable.

AMPHITRION.

Eſt-ce que du retour que j'ai précipité,
Un ſonge, cette nuit, Alcmène, dans votre ame
A prévenu la vérité ?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur ſe croit, vers ma flamme,
Aſſez amplement acquitté ?

ALCMENE.

Eſt-ce qu'une vapeur, par ſa malignité,
Amphitrion, a, dans votre ame,
Du retour d'hier au ſoir brouillé la vérité ?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flamme,
Ravir toute l'honnêteté ?

AMPHITRION.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Eſt un peu, ce me ſemble, étrange.

ALCMENE.

C'eſt ce qu'on peut donner pour change,
Au ſonge dont vous me parlez.

AMPHITRION.

A moins d'un ſonge, on ne peut pas, ſans doute,
Excuſer ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'eſprit,
On ne peut pas ſauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRION.

Laiſſons un peu cette vapeur, Alcmène.

ALCMENE.

Laiſſons un peu ce ſonge, Amphitrion.

AMPHITRION.

Sur le ſujet dont il eſt queſtion,
Il n'eſt guère de jeu que trop loin on ne mène.

ALCMENE.

Sans doute ; &, pour marque certaine,
Je commence à ſentir un peu d'émotion.

AMPHITRION.

Eſt-ce donc que, par-là, vous voulez eſſayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

ALCMENE.

Eſt-ce donc que, par cette feinte,
Vous deſirez vous égayer ?

AMPHITRION.

Ah ! de grace, ceſſons, Alcmène, je vous prie,
Et parlons ſérieuſement.

ALCMENE.

Amphitrion, c'eſt trop pouſſer l'amuſement ;
Finiſſons cette raillerie.

AMPHITRION.

Quoi ! vous oſez me ſoutenir en face,
Que, plutôt qu'à cette heure, on m'ait ici pu voir?

ALCMENE.

Quoi ! vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier, en ces lieux, vous vîntes ſur le ſoir?

AMPHITRION.

Moi! je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &, dès avant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRION, *à part.*

Ciel! un pareil débat s'eſt-il pu voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne ſeroit étonné?
Soſie.

SOSIE.

Elle a beſoin de ſix grains d'ellébore,
Monſieur, ſon eſprit eſt tourné.

AMPHITRION.

Alcmène, au nom de tous les dieux,
Ce discours a d'étranges suites;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense mûrement aussi,
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats;
Et les cinq diamans que portoit Ptérelas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRION.

Quoi! je vous ai déja donné

Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai deſtiné ?

ALCMENE.

Aſſurément. Il n'eſt pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRION.

Et comment ?

ALCMENE, *montrant le nœud de diamans à ſa ceinture.*

Le voici.

AMPHITRION.

Soſie !

SOSIE, *tirant de ſa poche un coffret.*

Elle ſe moque, & je le tiens ici,
Monſieur : la feinte eſt inutile.

AMPHITRION, *regardant le coffret.*

Le cachet eſt entier.

ALCMENE, *présentant à Amphitrion le nœud de diamans.*

Eſt-ce une viſion ?
Tenez, trouverez-vous cette preuve aſſez forte ?

AMPHITRION.

Ah, ciel ! O juſte ciel !

ALCMENE.

Allez, Amphitrion,
Vous vous moquez d'en uſer de la ſorte,
Et vous en devriez avoir confuſion.

AMPHITRION.

Romps vîte ce cacher.

SOSIE, *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi ! la place eſt vuide.
Il faut que, par magie, on ait ſu le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il ſoit venu ſans guide,
Vers celle qu'il a ſu qu'on en vouloit parer.

AMPHITRION, *à part.*

O dieux! dont le pouvoir ſur les choſes préſide,
Quelle eſt cette aventure, & qu'en puis je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE, *à Amphitrion.*

Si ſa bouche dit vrai, nous avons même ſort;
Et, de même que moi, Monſieur, vous êtes double.

AMPHITRION.

Tais-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner ſi fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRION, *à part.*

O ciel, quel étrange embarras!
Je vois des incidens qui paſſent la nature;
Et mon honneur redoute une aventure
Que mon eſprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve ſenſible,
A me nier encor votre retour preſſé ?

AMPHITRION.

Non ; mais, à ce retour, daignez, s'il eſt poſſible,
Me conter ce qui s'eſt paſſé.

ALCMENE.

Puiſque vous demandez un récit de la choſe,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous.

AMPHITRION.

Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cauſe,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les ſoucis importans, qui vous peuvent ſaiſir,
Vous ont-ils fait ſi vîte en perdre la mémoire ?

AMPHITRION.

Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaiſir
De m'en dire toute l'hiſtoire.

ALCMENE.

L'hiſtoire n'eſt pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable ſurpriſe ;
Tendrement je vous embraſſai,
Et témoignai ma joie, à plus d'une repriſe.

AMPHITRION, *à part.*

Ah ! d'un ſi doux accueil je me ſerois paſſé.

ALCMENE.

Vous me fîtes d'abord ce préſent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez deſtiné.
Votre cœur avec véhémence
M'étala de ſes feux toute la violence,
Et les ſoins importuns qui l'avoient enchaîné ;
L'aiſe de me revoir, les tourmens de l'abſence,
Tout le ſouci que ſon impatience
Pour le retour s'étoit donné ;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut ſi tendre & ſi paſſionné.

AMPHITRION, *à part.*

Peut-on plus vivement ſe voir aſſaſſiné ?

ALCMENE.

Tous ces tranſports, toute cette tendreſſe,
Comme vous croyez bien, ne me déplaiſoient pas;
Et, s'il faut que je le confeſſe,
Mon cœur, Amphitrion, y trouvoit mille appas.

AMPHITRION.

Enſuite, s'il vous plaît ?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille queſtions qui pouvoient nous toucher.
On ſervit. Tête-à-tête, enſemble nous ſoupâmes;
Et, le ſouper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRION.

Enſemble ?

ALCMENE.

Aſſurément. Quelle eſt cette demande ?

AMPHITRION, *à part.*

Ah ! c'eſt ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'aſſurer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur ſi grande ?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRION.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur ſenſible ;
Et qui dit qu'hier ici mes pas ſe ſont portés,
Dit, de toutes les fauſſetés,
La fauſſeté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitrion !

AMPHITRION.

Perfide !

ALCMENE.

Ah ! quel emportement.

AMPHITRION.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence :
Ce revers vient à bout de toute ma conſtance ;
Et mon cœur ne reſpire en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De quoi donc vous venger ? & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRION.

Je ne ſais pas ; mais ce n'étoit pas moi ;
Et c'eſt un déſeſpoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de ſoi,
Et l'impoſture eſt effroyable.
C'eſt trop me pouſſer là-deſſus,

Et d'infidélité me trop voir condamnée.
Si vous cherchez, dans ces tranſports confus,
Un prétexte à briſer les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée.
Tôus ces detours ſont ſuperflus;
Et me voilà déterminée
A ſouffrir qu'en ce jour nos liens ſoient rompus.

AMPHITRION.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'eſt bien à quoi, ſans doute, il faut vous préparer.
C'eſt le moins qu'on doit voir; & les choſes peut-être,
Pourront n'en pas là demeurer.
Le déshonneur eſt ſûr, mon malheur m'eſt viſible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obſcurcir;
Mais le détail encor ne m'en eſt pas ſenſible,
Et mon juſte courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frère déja peut hautement répondre,
Que, juſqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté;

Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'eſt fauſſement imputé.
Après, nous percerons juſqu'au fond d'un myſtère
Juſques à préſent inoui;
Et, dans les mouvemens d'une juſte colère,
Malheur à qui m'aura trahi!

SOSIE.

Monſieur...

AMPHITRION.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLÉANTHIS, *à Alcmène.*

Faut-il...

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laiſſe-moi ſeule, & ne ſuis point mes pas.

SCENE III.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS, *à part.*

IL faut que quelque chose ait brouillé sa cerveille;
Mais le frère, sur le champ,
Finira cette querelle.

SOSIE, *à part.*

C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant,
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant;
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLÉANTHIS, *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE, *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être ?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.
Dieu te gard, Cléanthis.

CLÉANTHIS.

Ah! ah! tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous ?

SOSIE.

Mon Dieu! qu'as-tu ? Toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises.

CLÉANTHIS.

Qu'appelles-tu ſur rien ? Dis ?

SOSIE.

J'appelle ſur rien,
Ce qui, ſur rien, s'appelle en vers, ainſi qu'en proſe ;
Et rien, comme tu le ſais bien,
Veut dire rien, ou peu de choſe.

CLÉANTHIS.

Je ne ſais qui me tient, infâme !
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà ! D'où te vient donc ce tranſport furieux ?

CLÉANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

SOSIE.

Et quel ?

CLÉANTHIS.

Quoi ! tu fais l'ingénu ?
Eſt-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

SOSIE.

Non, je ſais fort bien le contraire ;
Mais, je ne t'en fais pas le fin,
Nous avions bu de je ne ſais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuſer par ce trait...

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire ;
J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choſes dont j'aurois regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS.

Tu ne te ſouviens point du tout de la manière
Dont tu m'as ſu traiter étant venu du port ?

SOSIE.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport :
Je ſuis équitable & ſincère,
Et me condamnerai, moi-même, ſi j'ai tort.

CLÉANTHIS.

Comment ! Amphitrion m'ayant ſu diſpoſer,
Juſqu'à ce que tu vins, j'avois pouſſé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviſer ;
Et, lorſque je fus te baiſer,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon !

CLÉANTHIS.

Comment ! bon ?

SOSIE.

Mon dieu, tu ne ſais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage!
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme ſage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS.

Je te ſus exprimer des tendreſſes de cœur;
Mais, à tous mes diſcours tu fus comme une ſouche;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put ſortir de la bouche.

SOSIE, *à part.*

Courage!

CLÉANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaſte ardeur, en toi, ne trouva rien que glace,
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper,
Juſqu'à faire refus de prendre au lit la place,
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi, je ne couchai point?

CLÉANTHIS.

Non, lâche!

SOSIE.

Eſt-il poſſible?

CLÉANTHIS.

Traître! il n'eſt que trop aſſuré:
C'eſt de tous les affronts, l'affront le plus ſenſible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi ſéparé
Par des diſcours chargés d'un mépris tout viſible.

SOSIE, *à part.*

Vivat Soſie.

CLÉANTHIS.

Hé quoi, ma plainte a cet effet!
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je ſuis de moi ſatisfait !

CLÉANTHIS.

Exprime-t-on ainſi le regret d'un outrage ?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'euſſe été ſi ſage.

CLÉANTHIS.

Loin de te condamner d'un ſi perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton viſage.

SOSIE.

Mon dieu, tout doucement ! Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai, dans l'ame, une raiſon très-forte,
Et que, ſans y penſer, je ne fis jamais mieux,
Que d'en uſer tantôt avec toi de la ſorte.

CLÉANTHIS.

Traître ! te moques-tu de moi ?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchiſe.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi,
Dont, avec ton diſcours, mon ame s'eſt remiſe.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'euſſe fait quelque ſottiſe.

CLÉANTHIS.

Quelle eſt cette frayeur, & ſachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les médecins diſent, quand on eſt ivre,
Que, de ſa femme, on ſe doit abſtenir;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans peſans, & qui ne ſauroient vivre.
Vois, ſi mon cœur n'eût ſu de froideur ſe munir,
Quels inconvéniens auroient pu s'en enſuivre.

CLÉANTHIS.

Je me moque des médecins

Avec leurs raiſonnemens fades
Qu'ils règlent ceux qui ſont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui ſont bien ſains :
Ils ſe mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chaſtes feux gênés ;
Et ſur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix ſévères,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux !

CLÉANTHIS.

Non, je ſoutiens que cela conclut mal ;
Ces raiſons ſont raiſons d'extravagantes têtes.
Il n'eſt ni vin, ni tems qui puiſſe être fatal
A remplir les devoirs de l'amour conjugal,
Et les médecins ſont des bêtes.

SOSIE.

Contre eux, je t'en ſupplie, appaiſe ton courroux :
Ce ſont d'honnêtes gens, quoique le monde en diſe.

CLÉANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuſe n'eſt point une excuſe de miſe ;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me mépriſe.
Des diſcours de tantôt je garde tous les coups ;
Et tâcherai d'uſer, lâche & perfide époux !
De cette liberté que ton cœur m'a permiſe.

SOSIE.

Quoi ?

CLÉANTHIS

Tu m'as dit tantôt que tu conſentois fort,
Lâche ! que j'en aimaſſe un autre.

SOSIE.

Ah ! pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis, il y va trop du nôtre.
Gardes-toi bien de ſuivre ce tranſport.

CLÉANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause.
Amphitrion revient, qui me paroît content.

SCENE IV.

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *à part.*

Je viens prendre le tems de rappaiser Alcmène,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccommoder.
(*A Cléanthis.*)
Alcmène est là-haut, n'est-ce pas ?

CLÉANTHIS.

CLÉANTHIS.

Oui pleine d'une inquiétude,
Qui cherche de la ſolitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ſes pas.

JUPITER.

Quelque défenſe qu'elle ait faite,
Elle ne ſera pas pour moi.

SCENE V.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS.

SON chagrin à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après ſon fracas effroyable ?

CLÉANTHIS.

Que, ſi toutes nous faiſions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela ſe dit dans le courroux.
Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées;
Et vous ſeriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLÉANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taiſons-nous.

SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLÉANTHIS. SOSIE.

JUPITER.

VOULEZ-VOUS me déſeſpérer?
Hélas! arrêtez, belle Alcmène.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine.
Je ne puis du tout demeurer,

JUPITER.

De grace...

ALCMENE.

Laiſſez-moi.

JUPITER.

Quoi!...

ALCMENE.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

JUPITER, *bas, à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & ſa douleur m'afflige.

(*Haut.*)

Souffrez que mon cœur...

ALCMENE.

Non, ne ſuivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMENE.

Où vous ne ſerez pas.

JUPITER.

Ce vous eſt une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop ſerré,
Pour pouvoir un moment en être ſéparé.
Je vous ſuivrai par-tout, Alcmène.

ALCMENE.

Et moi par-tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je ſuis donc bien épouvantable ?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monſtre effroyable,
Un monſtre cruel, furieux,
Et dont l'approche eſt redoutable,
Comme un monſtre à fuir en tous lieux.
Mon cœur ſouffre, à vous voir, une peine incroyable :
C'eſt un ſupplice qui m'accable ;
Et je ne vois rien ſous les cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût, plus que vous, ſupportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas ! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage ;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé ! que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monſtre regarder ?

ALCMENE.

Ah, juſte ciel ! cela ſe peut-il demander ?
Et n'eſt-ce pas pour mettre à bout une ame ?

JUPITER.

Ah ! d'un eſprit plus adouci ! . . .

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainſi ?

Eſt-ce là cet amour ſi tendre ,
Qui devoit tant durer , quand je vins hier ici ?

ALCMENE.

Non , non , ce ne l'eſt pas ; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'eſt plus , cet amour tendre & paſſionné ;
Vous l'avez , dans mon cœur , par cent vives bleſſures ,
Cruellement aſſaſſiné.
C'eſt , en ſa place , un courroux inflexible ,
Un vif reſſentiment , un dépit invincible ,
Un déſeſpoir d'un cœur juſtement animé ,
Qui prétend vous haïr , pour cet affront ſenſible ,
Autant qu'il eſt d'accord de vous avoir aimé ;
Et c'eſt haïr autant qu'il eſt poſſible.

JUPITER.

Hélas ! que votre amour n'avoit guère de force ,
Si de ſi peu de choſe on le peut voir mourir !

Ce qui n'étoit que jeu, doit-il faire un divorce?
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah! c'eſt cela dont je ſuis offenſée,
Et que ne peut pardonner mon courroux!
Des véritables traits d'un mouvement jaloux,
Je me trouverois moins bleſſée.
La jalouſie a des impreſſions,
Dont bien ſouvent la force nous entraîne;
Et l'ame la plus ſage, en ces occaſions,
Sans doute, avec aſſez de peine,
Répond de ſes émotions.
L'emportement d'un cœur, qui peut s'être abuſé,
A de quoi ramener une ame qu'il offenſe;
Et, dans l'amour qui lui donne naiſſance,
Il trouve au moins, malgré toute ſa violence,
Des raiſons pour être excuſé.
De ſemblables tranſports contre un reſſentiment,
Pour défenſe, toujours, ont ce qui les fait naître;

Et l'on donne grace aiſément
A ce dont on n'eſt pas le maître.
Mais que, de gaîté de cœur,
On paſſe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que, ſans cauſe, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Bleſſer la tendreſſe & l'honneur
D'un cœur qui chèrement nous aime;
Ah! c'eſt un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oublira ma douleur!

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon, Alcmène; il ſe faut rendre.
Cette action, ſans doute, eſt un crime odieux,
Je ne prétends plus la défendre.
Mais ſouffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui ſe prendre
De ce tranſport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal;

C'eſt l'époux qu'il vous faut regarder en coupable ;
L'amant n'a point de part en ce tranſport brutal,
Et, de vous offenſer, ſon cœur n'eſt point capable.
Il a pour vous ce cœur, pour y jamais penſer,
Trop de reſpect & de tendreſſe ;
Et, ſi de faire rien à vous pouvoir bleſſer,
Il avoit eu la coupable foibleſſe,
De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux eſt ſorti de ce reſpect ſoumis,
Où pour vous l'on doit toujours être ;
A ſon dur procédé l'époux s'eſt fait connoître ;
Et, par le droit d'hymen, il s'eſt cru tout permis.
Oui, c'eſt lui qui, ſans doute, eſt criminel vers vous:
Lui ſeul a maltraité votre aimable perſonne ;
Haïſſez, déteſtez l'époux,
J'y conſens, & vous l'abandonne.
Mais, Alcmène, ſauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offenſe vous donne ;
N'en jetez pas ſur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable ;

Et, pour être enfin équitable,
Ne le puniſſez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah ! toutes ces ſubtilités
N'ont que des excuſes frivoles,
Et, pour les eſprits irrités,
Ce ſont des contre-tems que de telles paroles !
Ce détour ridicule eſt en vain pris par vous.
Je ne diſtingue rien en celui qui m'offenſe ;
Tout y devient l'objet de mon courroux ;
Et, dans ſa juſte violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.
Tous deux, de même ſorte, occupent ma penſée ;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame bleſſée,
Tous deux ils ſont peints à mes yeux ;
Tous deux ſont criminels, tous deux m'ont offenſée,
Et tous deux me ſont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puiſque vous le voulez,

Il faut donc me charger du crime..
Oui, vous avez raiſon, lorſque vous m'immolez
A vos reſſentimens, en coupable victime.
Un trop juſte dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'eſt, avec droit, que monabord vous chaſſe,
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux;
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'eſt aucune horreur que mon forfait ne paſſe,
D'avoir offenſé vos beaux yeux.
C'eſt un crime à bleſſer les hommes & les dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramaſſe
Tous ſes traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace;
Pour vous la demander, je me jette à genoux,
Et la demande au nom de la plus vive flamme,

Du plus tendre amour dont une ame
Puiſſe jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,
Me refuſe la grace où j'oſe recourir,
Il faut qu'une atteinte ſoudaine
M'arrache, en me faiſant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne ſaurois plus ſouffrir.
Oui, cet état me déſeſpère.
Alcmène, ne préſumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos céleſtes appas,
Je puiſſe vivre un jour avec votre colère.
Déja de ces momens la barbare longueur
Fait, ſous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triſte cœur;
Et, de mille vautours, les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,

Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable,
Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
Puiſqu'il a pu fâcher un objet adorable.
Heureux, en deſcendant au ténébreux ſéjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous ramène!
Et ne laiſſe en votre ame, après ce triſte jour,
Aucune impreſſion de haine,
Au ſouvenir de mon amour.
C'eſt tout ce que j'attends pour faveur ſouveraine.

ALCMENE.

Ah! trop cruel époux!

JUPITER.

Dites; parlez, Alcmène.

ALCMENE.

Faut il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque reſſentiment qu'un outrage nous cauſe,

Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expoſe,

Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point ; vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïſſez donc ?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort ;

Et j'ai dépit de voir que toute votre offenſe

Ne puiſſe de mon cœur, juſqu'à cette vengeance,

Faire encore aller le tranſport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puiſque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis ſur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne ſauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.

(*Soſie & Cléanthis ſe mettent auſſi à genoux.*)

Réſolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'abſoudre.

ALCMENE.

Hélas! ce que je puis réſoudre
Paroît bien plus que je ne veux.

Pour vouloir ſoutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop ſu me trahir :
Dire qu'on ne ſauroit haïr ,
N'eſt-ce pas dire qu'on pardonne ?

JUPITER.

Ah ! belle Alcmène, il faut que comblé d'allégreſſe...

ALCMENE.

Laiſſez. Je me veux mal de mon trop de foibleſſe.

JUPITER.

Va , Soſie , & dépêche-toi.
Vois , dans les doux tranſports dont mon ame eſt charmée ,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée ,
Et les invite à dîner avec moi.

(*Bas , à part.*)

Tandis que d'ici je le chaſſe ,
Mercure y remplira ſa place.

SCENE VII.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

HÉ bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage;
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous faſſions, entre nous, un peu de paix auſſi?
Quelque petit rapatriage?

CLÉANTHIS.

C'eſt pour ton nez, vraiment. Cela ſe fait ainſi.

SOSIE.

Quoi! tu ne veux pas?

CLÉANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guère,
Tant pis pour toi.

CLÉANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu! Je n'en ferai rien;
Et je veux être, à mon tour, en colère.

CLÉANTHIS.

Va, va, traître, laiſſe-moi faire;
On ſe laſſe, parfois, d'être femme de bien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION.

Oui, ſans doute, le ſort tout exprès me le cache;
Et, des tours que je fais, à la fin, je ſuis las.
Il n'eſt point de deſtin plus cruel, que je ſache.
Je ne ſaurois trouver, portant par-tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne penſent pas l'être,
De nos faits avec moi, ſans beaucoup me connoître,
Viennent ſe réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du ſouci qui me bleſſe,

De leurs embraſſemens, & de leur allégreſſe,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à paſſer je m'apprête,
Pour fuir leurs perſécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expreſſions,
Je réponds d'un geſte de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah! qu'on eſt peu flatté de louange & d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorſque, dans l'ame, on ſouffre une vive douleur;
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalouſie, à tout propos,
Me promène ſur ma diſgrace;
Et plus mon eſprit y repaſſe,
Moins j'en puis débrouiller le funeſte chaos.
Le vol des diamans n'eſt pas ce qui m'étonne;
On lève les cachets qu'on ne l'apperçoit pas:
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en perſonne,

Eſt ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature, parfois, produit des reſſemblances,
Dont quelques impoſteurs ont pris droit d'abuſer ;
Mais il eſt hors de ſens que, ſous ces apparences,
Un homme pour époux ſe puiſſe ſuppoſer ;
Et, dans tous ces rapports, ſont mille différences,
Dont ſe peut une femme aiſément aviſer.
Des charmes de la Theſſalie,
On vante de tout tems les merveilleux effets ;
Mais les contes fameux qui par-tout en ſont faits,
Dans mon eſprit toujours ont paſſé pour folie ;
Et ce ſeroit du ſort une étrange rigueur,
Qu'au ſortir d'une ample victoire,
Je fuſſe contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter ſur ce fâcheux myſtère,
Et voir ſi ce n'eſt point une vaine chimère,
Qui, ſur ſes ſens troublés, ait ſu prendre crédit.
Ah ! faſſe le ciel équitable,

Que ce penſer ſoit véritable ;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'eſprit !

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRION.

MERCURE, *ſur le balcon de la maiſon d'Amphitrion, ſans être vu, ni entendu par Amphitrion.*

COMME l'amour ici ne m'offre aucun plaiſir,
Je m'en veux faire au moins qui ſoient d'autre nature,
Et je vais égayer mon ſérieux loiſir
A mettre Amphitrion hors de toute meſure.
Cela n'eſt pas d'un dieu bien plein de charité ;
Mais auſſi ce n'eſt pas ce dont je m'inquiète ;
Et je me ſens, par ma planète,
A la malice un peu porté.

AMPHITRION.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte ?

MERCURE.

Holà ! tout doucement. Qui frappe ?

AMPHITRION, *sans voir Mercure.*

moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

AMPHITRION, *appercevant Mercure, qu'il prend pour Sosie.*

Ah ! ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre ? Et qui donc es-tu, toi,
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte ?

AMPHITRION.

Quoi ! tu ne me connois pas ?

MERCURE.

Non ;
Et n'en ai point la moindre envie.

AMPHITRION, *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raiſon ?
Eſt-ce un mal répandu ? Soſie, holà ! Soſie.

MERCURE.

Hé bien, Soſie, oui, c'eſt mon nom ;
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRION.

Me vois-tu bien ?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pouſſer ton bras
A faire une rumeur ſi grande ?
Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRION.

Moi, pendard, ce que je demande ?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle ſi tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRION.

Attends, traître ! Avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre ;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oſer parler ſur ce ton.

MERCURE.

Tout beau ! Si pour heurter tu fais la moindre inſtance,
Je t'enverrai d'ici des meſſagers fâcheux.

AMPHITRION.

O ciel ! vit-on jamais une telle inſolence ?
La peut-on concevoir d'un ſerviteur, d'un gueux ?

MERCURE.

Hé bien ! qu'eſt-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?

M'as-tu de tes gros yeux aſſez conſidéré ?
Comme il les écarquille, & paroît effaré!
Si, des regards, on pouvoit mordre,
Il m'auroit déja déchiré.

AMPHITRION.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudens propos;
Que tu groſſis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre ſur ton dos!

MERCURE.

L'ami, ſi, de ces lieux, tu ne veux diſparoître,
Tu pourras y gagner quelque contuſion.

AMPHITRION.

Ah! tu ſauras, maraud, à ta confuſion,
Ce que c'eſt qu'un valet qui s'attaque à ſon maître.

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRION.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître ?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitrion.

AMPHITRION.

Et cet Amphitrion, qui, hors moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitrion ?

AMPHITRION.

Sans doute.

MERCURE.

Ah ! quelle vision !

Dis-nous un peu : Quel est le cabaret honnête,

Où tu t'es coëffé le cerveau ?

AMPHITRION.

Comment, encore ?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRION.

Ciel !

MERCURE.

Etoit-il vieux ou nouveau ?

AMPHITRION.

Que de coups !

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire ſans eau.

AMPHITRION.

Ah ! je t'arracherai cette langue, ſans doute.

MERCURE.

Paſſe, mon pauvre ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je reſpecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laiſſe Amphitrion dans les plaiſirs qu'il goûte.

AMPHITRION.

Comment ! Amphitrion eſt là-dedans ?

MERCURE.

Fort bien ;
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux pas qu'il punisse
L'excès de tes témérités.

SCENE III.

AMPHITRION, *seul.*

AH ! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame ?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit ?
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flamme ?
A quel parti me doit résoudre ma raison ?
Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre ?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison ?
Ah ! faut-il consulter, dans un affront si rude ?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager ;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCENE IV.

AMPHITRION, SOSIE, NAUCRATÈS, & POLIDAS, *dans le fond du théâtre.*

SOSIE, *à Amphitrion.*

Monsieur, avec mes ſoins, tout ce que j'ai pu faire,
C'eſt de vous amener ces meſſieurs que voici.

AMPHITRION.

Ah! vous voilà?

SOSIE.

Monſieur.

AMPHITRION.

Inſolent! téméraire!

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRION.

Je vous apprendrai de me traiter ainſi.

SOSIE.

Qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ?

AMPHITRION, *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, miſérable ?

SOSIE, *à Naucratès & à Polidas.*

Holà ! meſſieurs ; venez donc tôt.

NAUCRATÈS, *à Amphitrion.*

Ah ! de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi ſuis-je coupable ?

AMPHITRION.

Tu me le demandes, maraud !

(*A Naucratès.*)

Laiſſez-moi ſatisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorſque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'eſt.

NAUCRATÈS, *à Amphitrion.*

Daignez nous dire au moins quel peut être ſon crime?

SOSIE.

Meſſieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRION.

Comment! il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez;
Et de joindre encor la menace
A mille rapports effrénés.

(*Voulant le frapper.*)

Ah! coquin!

SOSIE, *tombant à genoux.*

Je ſuis mort.

NAUCRATÈS, *à Amphitrion.*

Calmez cette colère.

SOSIE.

Meſſieurs.

POLIDAS, *à Soſie.*

Qu'eſt-ce ?

SOSIE.

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRION.

Non, il faut qu'il ait le ſalaire
Des mots où, tout-à-l'heure, il s'eſt émancipé.

SOSIE.

Comment cela ſe peut-il faire,
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé ?
Ces meſſieurs ſont ici pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATÈS.

Il eſt vrai qu'il nous vient de faire ce meſſage,
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRION.

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRION.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des tranſports d'une ame ſatisfaite,
D'avoir d'Alcmène appaiſé le courroux.

(*Soſie ſe relevant.*)

AMPHITRION.

O ciel ! chaque inſtant, chaque pas,
Ajoute quelque choſe à mon cruel martyre !

Et, dans ce fatal embarras,

Je ne ſais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATÈS.

Tout ce que de chez vous il vient de nous conter,

Surpaſſe ſi fort la nature,

Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,

Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRION.

Allons. Vous y pourrez ſeconder mon effort;

Et le ciel à propos ici vous a fait rendre.

Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.

Débrouillons ce myſtère, & ſachons notre ſort.

Hélas! je brûle de l'apprendre,

Et je le crains plus que la mort!

(*Amphitrion frappant à la porte de ſa maiſon.*)

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRION, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

QUEL bruit à defcendre m'oblige ?
Et qui frappe en maître où je fuis ?

AMPHITRION.

Que vois je, juftes dieux !

NAUCRATÈS.

Ciel ! quel eft ce prodige !
Quoi, deux Amphitrions ici nous font produits ?

AMPHITRION, *à part.*

Mon ame demeure tranfie.
Hélas ! je n'en puis plus, l'aventure eft à bout ;

Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATÈS.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE, *passant du côté de Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable;
L'autre est un imposteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRION.

C'est trop être éludé par un fourbe exécrable,
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATÈS, *à Amphitrion, qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRION.

Laiſſez-moi.

NAUCRATÈS.

Dieux ! que voulez-vous faire ?

AMPHITRION.

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau ! l'emportement eſt fort peu néceſſaire ;
Et lorſque, de la ſorte, on ſe met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui. C'eſt un enchanteur, qui porte un caractère,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRION, *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître eſt homme de courage,
Et ne ſouffrira pas que l'on batte ſes gens.

AMPHITRION.

Laiſſez-moi m'aſſouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATÈS, *arrêtant Amphitrion.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitrion contre lui-même.

AMPHITRION.

Quoi ! mon honneur de vous reçoit ce traitement ?
Et mes amis, d'un fourbe, embraſſent la défenſe !
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obſtacle à mon reſſentiment ?

NAUCRATÈS.

Que voulez-vous qu'à cette vue

Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitrions,
Toute notre chaleur demeure ſuſpendue?
A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir & de vous méconnoître;
Nous voyons bien en vous Amphitrion paroître,
Du ſalut des Thébains le glorieux appui:
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui;
Et ne ſaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'eſt point douteux,
Et l'impoſteur, par nous, doit mordre la pouſſière;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'eſt un coup trop haſardeux,
Pour l'entreprendre ſans lumière.
Avec douceur laiſſez-nous voir
De quel côté peut être l'impoſture;
Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra pas dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon; & cette reſſemblance,

A douter de tous deux, vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance ;
Je suis plus raisonnable, & sais vous excuser.
L'œil ne peut, entre nous, faire de différence ;
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main ;
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous est Amphitrion ;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'est à moi de finir cette confusion ;
Et je prétends me faire à tous si bien connoître,
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux, avec vous,
De la vérité pure ouvrir la connoissance ;
Et la chose, sans doute, est assez d'importance,
Pour affecter la circonstance

De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmène attend de moi ce public témoignage;
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie, & j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage,
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Sosie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, messieurs; ce mot termine
Toute l'irrésolution:
Le véritable Amphitrion
Est l'Amphitrion où l'on dîne.

AMPHITRION.

O ciel! puis-je plus bas me voir humilié!

Quoi ! faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire ;
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié ?

NAUCRATÈS, *à Amphitrion.*

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement qui doit rendre
Les ressentimens de saison.
Je ne sais pas s'il en impose ;
Mais il parle sur la chose,
Comme s'il avoit raison.

AMPHITRION.

Allez, foibles amis, & flattez l'imposture.
Thèbes en a pour moi de tous autres que vous ;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends ; & ſaurai décider
Le différend en leur préſence.

AMPHITRION.

Fourbe ! tu crois par-là peut-être t'évader ?
Mais rien ne te ſauroit ſauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à préſent répondre ;
Et tantôt je ſaurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRION.

Le ciel même, le ciel ne t'y ſauroit ſouſtraire ;
Et, juſques aux enfers, j'irai ſuivre tes pas.

JUPITER.

Il ne ſera pas néceſſaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRION; *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il ſorte,
Aſſembler des amis qui ſuivent mon courroux;
Et chez moi venons à main forte,
Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

POINT de façons, je vous conjure;
Entrons vîte dans la maiſon.

NAUCRATÈS.

Certes, toute cette aventure
Confond le ſens & la raiſon.

SOSIE.

Faites trève, meſſieurs, à toutes vos ſurpriſes;

Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.

(*Seul.*)

Que je vais m'en donner, & me mettre en beau train

De raconter nos vaillantises!

Je brûle d'en venir aux prises;

Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

ARRÊTE. Quoi! tu viens ici mettre ton nez,

Impudent flaireur de cuisine?

SOSIE.

Ah! de grace, tout doux!

MERCURE.

Ah! vous y retournez;

Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

SOSIE.

Hélas ! brave & généreux moi,
Modère-toi, je t'en ſupplie.
Soſie, épargne un peu Soſie,
Et ne te plais point tant à frapper deſſus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pu te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une expreſſe défenſe,
Sous peine d'eſſuyer mille coups de bâton ?

SOSIE.

C'eſt un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Poſſéder ſous un même maître.
Pour Soſie, en tous lieux, on ſait me reconnoître :
Je ſouffre bien que tu le ſois ;
Souffre auſſi que je le puiſſe être.
Laiſſons aux deux Amphitrions
Faire éclater des jalouſies ;

Et, parmi leurs contentions,
Faiſons, en bonne paix, vivre les deux Soſies.

MERCURE.

Non, c'eſt aſſez d'un ſeul; & je ſuis obſtiné
A ne point ſouffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, ſur moi, tu prendras l'avantage;
Je ſerai le cadet, & tu ſeras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frère incommode, & n'eſt pas de mon goût;
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique!
Souffre qu'au moins je ſois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humaniſe ;
En cette qualité, ſouffre-moi près de toi.
Je te ſerai par-tout une ombre ſi ſoumiſe,
Que tu ſeras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier ; immuable eſt la loi.
Si d'entrer là-dedans tu prends encor l'audace,
Mille coups en ſeront le fruit.

SOSIE.

Las ! à quelle étrange diſgrace,
Pauvre Soſie, es-tu réduit ?

MERCURE.

Quoi ! ta bouche ſe licencie
A te donner encore un nom que je défends ?

SOSIE.

Non, ce n'eſt pas moi que j'entends ;

Et je parle d'un vieux Sosie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîner, l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE, *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille,
Il n'eſt rien de plus certain.

SOSIE.

C'eſt donc un perroquet que le beau tems réveille?

MERCURE.

Adieu. Lorſque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE, *ſeul.*

O ciel! que l'heure de manger,
Pour être mis dehors, eſt une maudite heure!
Allons, cédons au ſort dans notre affliction:
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaiſie;
Et, par une juſte union,
Joignons le malheureux Soſie
Au malheureux Amphitrion.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VIII.

AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, PAUSICLÈS, SOSIE, *dans un coin du théâtre, sans être apperçu.*

AMPHITRION, *à plusieurs autres officiers qui l'accompagnoient.*

Arrêtez-la, messieurs, suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

PAUSICLÈS.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRION.

Ah! de tous les côtés, mortelle est ma douleur!

Et je souffre pour ma flamme,
Autant que pour mon honneur.

PAUSICLÈS.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable. . . .

AMPHITRION.

Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable;
Et, sans consentement, l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée;
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux délais;

Et c'eſt un procédé dont j'ai l'ame bleſſée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baiſſée,
Se jeter dans ſes intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter d'un ami raiſonner l'adverſaire,
Pour des hommes d'honneur n'eſt point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me ſauroit plaire;
Et l'on doit commencer toujours, dans ſes tranſports,
Par bailler, ſans autre myſtère,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit ſur ce point;
Et de vous il faut que j'obtienne,
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRION.

Allons.

SOSIE, *à Amphitrion.*

Je viens, monſieur, ſubir, à deux genoux,
Le juſte châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi, dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite ;
Et je n'en dirai pas un ſeul mot contre vous.

AMPHITRION.

Lève-toi. Que fait-on ?

SOSIE.

L'on m'a chaſſé tout net ;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne ſongeois pas qu'en effet,
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.

La rigueur d'un pareil deſtin,
Monſieur, aujourd'hui nous talonne ;
Et l'on me deſ- Soſie enfin,
Comme on vous deſ- Amphitrionne.

AMPHITRION.

Suis - moi.

SOSIE.

N'eſt-il pas mieux de voir s'il vient perſonne?

SCENE IX.

CLÉANTHIS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, PAUSICLÈS, SOSIE.

CLÉANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRION.

Qui t'épouvante ainſi ?
Quelle eſt la peur que je t'inſpire?

CLÉANTHIS.

Las ! vous êtes là-haut, & je vous vois ici.

NAUCRATÈS, *à Amphitrion.*

Ne vous preſſez point, le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on deſire,
Et qui, ſi l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble & de ſouci.

SCENE X.

MERCURE, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, PAUSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous ; & ſachez, par avance,
Que c'eſt le grand maître des dieux,
Que, ſous les traits chéris de cette reſſemblance,
Alcmène a fait du ciel deſcendre dans ces lieux.
Et, quant à moi, je ſuis Mercure,
Qui, ne ſachant que faire, ai roſſé tant ſoit peu
Celui dont j'ai pris la figure :
Mais de s'en conſoler il a maintenant lieu ;
Et les coups de bâton d'un dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi! monſieur le dieu, je ſuis votre valet;
Je me ſerois paſſé de votre courtoiſie.

MERCURE.

Je lui donne à préſent congé d'être Soſie;
Je ſuis las de porter un viſage ſi laid;
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroſie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

(*Mercure s'envole dans le ciel.*)

SOSIE.

Le ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie!
Ta fureur s'eſt par trop acharnée après moi;
Et je ne vis de ma vie,
Un dieu plus diable que toi.

SCENE XI, & dernière.

JUPITER, AMPHITRION, NAUCRATÈS, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, PAUSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de ſon foudre, dans un nuage, ſur ſon aigle.*

REGARDE, Amphitrion, quel eſt ton impoſteur;
Et, ſous tes propres traits, vois Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aiſément le connoître;
Et c'eſt aſſez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom qu'inceſſamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore;

Et, ſans doute, il ne peut être que glorieux
De ſe voir le rival du ſouverain des dieux.
Je n'y vois, pour ta flamme, aucun lieu de murmure;
Et c'eſt moi, dans cette aventure,
Qui, tout dieu que je ſuis, doit être le jaloux.
Alcmène eſt toute à toi, quelque ſoin qu'on emploie;
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'eſt point d'autre voie
Que de paroître ſon époux;
Que Jupiter, orné de ſa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de ſa foi;
Et que ce qu'il a reçu d'elle,
N'a, par ſon cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le ſeigneur Jupiter ſait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a ſoufferts;

Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle ;
Chez toi doit naître un fils, qui, ſous le nom
d'Hercule,
Remplira de ſes faits tout le vaſte univers.
L'éclat d'une fortune, en mille biens féconde,
Fera connoître à tous que je ſuis ton ſupport ;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton ſort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces eſpérances données :
C'eſt un crime que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des deſtinées.

(*Il ſe perd dans les nues.*)

NAUCRATÈS.

Certes, je ſuis ravi de ces marques brillantes...
Meſſieurs, voulez-vous bien ſuivre mon ſentiment?

SOSIE.

Ne vous embarquez nullement

Dans ces douceurs congratulantes ;
C'eſt un mauvais embarquement ;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phraſes ſont embarraſſantes.
Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et ſa bonté, ſans doute, eſt pour nous ſans ſeconde;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur ;
Tout cela va le mieux du monde :
Mais enfin coupons aux diſcours,
Et que chacun chez ſoi doucement ſe retire.
Sur telles affaires, toujours,
Le meilleur eſt de ne rien dire.

Fin du troiſième & dernier Acte.

L'AVARE,

COMÉDIE

DE MOLIERE;

Repréſentée en 1668.

PRÉFACE
DE VOLTAIRE
SUR L'AVARE.

CETTE excellente comédie avoit été donnée au public en 1667; mais le même préjugé, qui fit tomber le Feſtin de Pierre, parce qu'il étoit en proſe, avoit fait tomber l'Avare. Molière, pour ne point heurter de front le ſentiment des critiques, & ſachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le tems de revenir, & ne rejoua l'Avare qu'un an après : le public, qui à la longue ſe rend tou-

jours au bon, donna à cet ouvrage les applaudiſſemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en proſe, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans ce ſtyle ordinaire, où l'eſprit ſeul ſoutient l'auteur, que dans la verſification, qui, par la rime, la cadence & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que la proſe n'embelliroit pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées priſes de Plaute, & embellies par Molière. Plaute avoit imaginé le premier de faire en même tems voler la caſſette de l'Avare & ſéduire ſa fille ; c'eſt de lui qu'eſt toute l'inven-

tion de la ſcène du jeune homme qui vient avouer le rapt, & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on oſe dire que Plaute n'a point aſſez profité de cette ſituation, il ne l'a inventée que pour la manquer ; que l'on en juge par ce trait ſeul : l'amant de la fille ne paroît que dans cette ſcène, il vient ſans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paroît point du tout.

Tout le reſte de la pièce eſt de Molière, caractères, intrigues, plaiſanteries ; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'avare parlant, peut-être mal-à-propos, aux ſpectateurs, dit : « Mon voleur

» n'eſt-il point parmi vous ? Ils me » regardent tous, & ſe mettent à » rire. » *Quid eſt quod ridetis ? Novi omnes, ſcio fures hîc eſſe complures.* Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il ſoupçonne, il demande à voir la troiſième : *Oſtende tertiam.*

Maïs ſi l'on veut connoître la différence du ſtyle de Plaute & du ſtyle de Molière, qu'on voie les portraits que chacun fait dans ſon Avare. Plaute dit :

Clamat ſuam rem periiſſe, ſeque,
De ſuo tigillo fumus ſi qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obſtringit ob gulam,
Ne quid animæ fortè amittat dormiens;
Etiamne obturat inferiorem gutturem ? &c.

« Il crie qu'il eſt perdu, qu'il eſt
» abîmé, ſi la fumée de ſon feu va
» hors de ſa maiſon. Il ſe met une
» veſſie à la bouche pendant la nuit,
» de peur de perdre ſon ſouffle. Se
» bouche-t-il auſſi la bouche d'en-
» bas ? »

Cependant ces comparaiſons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive eſtimer ce comique latin, qui n'ayant pas la pureté de Térence, avoit d'ailleurs tant d'autres talens, & qui, quoiqu'inférieur à Molière, a été, pour la variété de ſes caractères & de ſes intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve

aussi à la vérité dans l'Avare de Molière quelques expressions grossières, comme: *Je sais l'art de traire les hommes;* & quelques mauvaises plaisanteries, comme : *Je marierois, si je l'avois entrepris, le Grand Turc & la république de Venise.*

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, & jouée sur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de Molière ; mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poëte Anglois, nommé Shadwell, aussi vain que mauvais poëte, la donna en anglois du vivant de Molière. Cet homme dit dans sa pré-

face : « Je crois pouvoir dire, ſans
» vanité, que Molière n'a rien perdu
» entre mes mains. Jamais pièce
» françoiſe n'a été maniée par un de
» nos poëtes, quelque méchant qu'il
» fût, qu'elle n'ait été rendue meil-
» leure. Ce n'eſt ni faute d'invention,
» ni faute d'eſprit, que nous emprun-
» tons des François ; mais c'eſt par
» pareſſe : c'eſt auſſi par pareſſe que
» je me ſuis ſervi de l'Avare de
» Molière. »

On peut juger qu'un homme, qui n'a pas aſſez d'eſprit pour mieux cacher ſa vanité, n'en a pas aſſez pour faire mieux que Molière. La pièce de Shadwell eſt généralement mépri-

sée. M. Fielding, meilleur poëte & plus modeste, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, & sa pièce a eu près de trente représentations; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours, ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

L'AVARE,

COMÉDIE

DE MOLIERE;

Repréſentée en 1668.

ACTEURS.

HARPAGON, père de Cléante & d'Elise, & amoureux de Mariane.

ANSELME, père de Valère & de Mariane.

CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ELISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anselme, & amant d'Elise.

MARIANE, fille d'Anselme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAITRE SIMON, Courtier.

MAITRE JACQUES, cuisinier & cocher d'Harpagon.

LA FLECHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon

BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }

UN COMMISSAIRE.

La Scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

L'AVARE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ELISE.

VALERE.

HÉ quoi ! charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? je vous vois soupirer, hélas ! au milieu de ma joie. Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heu-

reux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?

ELISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y ſens entraîner par une trop douce puiſſance, & je n'ai pas même la force de ſouhaiter que les choſes ne fuſſent pas. Mais, à vous dire vrai, le ſuccès me donne de l'inquiétude ; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé! que pouvez-vous craindre, Eliſe, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ELISE.

Hélas! cent choſes à la fois. L'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les cenſures du monde ; mais, plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, & cette froideur cri-

mincelle, dont ceux de votre ſexe paient, le plus ſouvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres! Soupçonnez-moi de tout, Eliſe, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah! Valère, chacun tient les mêmes diſcours! Tous les hommes ſont ſemblables par les paroles; & ce n'eſt que les actions qui les découvrent différens.

VALERE.

Puiſque les ſeules actions font connoître ce que nous ſommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles, & ne me cherchez point

des crimes dans les injuſtes craintes d'une fâcheuſe prévoyance. Ne m'aſſaſſinez point, je vous prie, par les ſenſibles coups d'un ſoupçon outrageux ; & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas ! qu'avec facilité on ſe laiſſe perſuader par les perſonnes que l'on aime ! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuſer. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me ſerez fidèle ; je n'en veux point du tout douter ; & je retranche mon chagrin aux appréhenſions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, ſi tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois ; & je trouve en

votre perſonne de quoi avoir raiſon aux choſes que je fais pour vous. Mon cœur, pour ſa défenſe, a tout votre mérite, appuyé du ſecours d'une reconnoiſſance où le ciel m'engage envers vous. Je me repréſente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre: cette générosité ſurprenante, qui vous fit riſquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces ſoins pleins de tendreſſe, que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau; & les hommages aſſidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté, & qui, vous faiſant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguiſée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domeſtique de mon père. Tout cela fait chez moi, ſans doute, un merveilleux effet, & c'en eſt aſſez à mes yeux, pour me juſtifier l'engagement où j'ai pu conſentir; mais ce n'eſt pas aſſez, peut-être, pour le juſtifier aux

autres, & je ne ſuis pas ſûre qu'on entre dans mes ſentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'eſt que par mon ſeul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque choſe; &, quant aux ſcrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de ſoin de vous juſtifier à tout le monde; & l'excès de ſon avarice, & la manière auſtère dont il vit avec ſes enfans, pourroient autoriſer des choſes plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Eliſe, ſi j'en parle ainſi devant vous. Vous ſavez que, ſur ce chapitre, on n'en peut pas dire du bien. Mais enfin, ſi je puis, comme je l'eſpère, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience; & j'en irai chercher moi-même, ſi elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie, & ſongez

ſongez ſeulement à vous bien mettre dans l'eſprit de mon père.

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaiſances qu'il m'a fallu mettre en uſage pour m'introduire à ſon ſervice; ſous quel maſque de ſympathie & de rapports de ſentimens, je me déguiſe pour lui plaire, & quel perſonnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir ſa tendreſſe. J'y fais des progrès admirables; & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'eſt point de meilleure voie, que de ſe parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenſer leurs défauts, & applaudir ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaiſance; & la manière dont on les joue a beau être viſible, les plus fins ſont toujours de grandes dupes du côté de la flatterie, & il n'y a rien de ſi impertinent & de ſi ridicule, qu'on ne faſſe avaler, lorſqu'on l'aſſaiſonne en louanges. La

ſincérité ſouffre un peu au métier que je fais ; mais, quand on a beſoin des hommes, il faut bien s'ajuſter à eux ; & puiſqu'on ne ſauroit les gagner que par-là, ce n'eſt pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous auſſi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la ſervante s'avisât de révéler notre ſecret ?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre ; & l'eſprit du père, & celui du fils, ſont des choſes ſi oppoſées, qu'il eſt difficile d'accommoder ces deux confidences enſemble. Mais, vous, de votre part, agiſſez auprès de votre frère, & ſervez-vous de l'amitié qui eſt entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler ; & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne ſais ſi j'aurai la force de lui faire cette confidence. (*Valère ſort.*)

SCENE II.

CLÉANTE, ELISE.

CLÉANTE.

JE ſuis bien aiſe de vous trouver ſeule, ma ſœur, & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un ſecret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ?

CLÉANTE.

Bien des choſes, ma ſœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez ?

CLÉANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je ſais que je dépends d'un père, & que le nom de fils me ſoumet à ſes volontés ; que nous ne devons point engager notre foi ſans le conſentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite ; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils ſont en état de ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous eſt propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence, que l'aveuglement de notre paſſion ; & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraîne le plus ſouvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma ſœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire ; car enfin, mon amour ne

veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ?

CLÉANTE.

Non ; mais j'y ſuis réſolu ; & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raiſons pour m'en diſſuader.

ELISE.

Suis-je, mon frère, une ſi étrange perſonne ?

CLÉANTE.

Non, ma ſœur ; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait ſur nos cœurs, & j'appréhende votre ſageſſe.

ELISE.

Hélas ! mon frère, ne parlons point de ma ſageſſe ! Il n'eſt perſonne qui n'en manque, du moins

une fois en ſa vie ; & , ſi je vous ouvre mon cœur, peut-être ſerai-je à vos yeux bien moins ſage que vous.

CLÉANTE.

Ah! plût au ciel, que votre ame, comme la mienne!...

ELISE.

Finiſſons auparavant votre affaire, & me dites qui eſt celle que vous aimez.

CLÉANTE.

Une jeune perſonne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui ſemble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma ſœur, n'a rien formé de plus aimable, & je me ſentis tranſporté, dès le moment que je la vis. Elle ſe nomme Mariane, & vit ſous la conduite d'une bonne femme de mère qui eſt preſque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des ſentimens d'amitié qui ne ſont pas imaginables. Elle

la ſert, la plaint & la conſole avec une tendreſſe qui vous toucheroit l'ame. Elle ſe prend d'un air le plus charmant du monde aux choſes qu'elle fait ; & l'on voit briller mille graces en toutes ſes actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah ! ma ſœur, je voudrois que vous l'euſſiez vue !

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choſes que vous me dites ; &, pour comprendre ce qu'elle eſt, il me ſuffit que vous l'aimez.

CLÉANTE.

J'ai découvert, ſous main, qu'elles ne ſont pas fort accommodées, & que leur diſcrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs beſoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma ſœur, quelle joie, ce peut être, que de relever la fortune d'une perſonne que l'on aime, que de donner

adroitement quelques petits ſecours aux modeſtes néceſſités d'une vertueuſe famille ; & concevez quel déplaiſir ce m'eſt de voir que, par l'avarice d'un père, je ſois dans l'impuiſſance de goûter cette joie, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour !

ELISE.

Oui, je conçois aſſez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.

Ah ! ma ſœur, il eſt plus grand qu'on ne peut croire ! Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuſe épargne qu'on exerce ſur nous, que cette ſécherelle étrange où l'on nous fait languir ? Hé ! que nous ſervira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne ſerons plus dans le bel âge d'en jouir ; & ſi, pour m'entretenir même, il faut que maintenant

je m'engage de tous côtés, ſi je ſuis réduit avec vous à chercher tous les jours le ſecours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raiſonnables ? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à ſonder mon père ſur les ſentimens où je ſuis, &, ſi je l'y trouve contraire, j'ai réſolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable perſonne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par-tout, pour ce deſſein, de l'argent à emprunter ; & ſi vos affaires, ma ſœur, ſont ſemblables aux miennes, & qu'il faille que notre père s'oppoſe à nos deſirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis ſi long-tems, ſon avarice inſupportable.

ELISE.

Il eſt bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus ſujet de regretter la mort de notre mère ; & que. . .

CLÉANTE.

J'entends ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence ; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

Hors d'ici, tout-à-l'heure, & qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLECHE, *à part.*

Je n'ai jamais rien vu de ſi méchant que ce maudit vieillard ; & je penſe, ſauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents ?

LA FLECHE.

Pourquoi me chaſſez-vous ?

HARPAGON.

C'eſt bien à toi, pendard, à me demander des raiſons ? Sors vîte, que je ne t'aſſomme.

LA FLECHE.

Qu'eſt-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu ſortes.

LA FLECHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne ſois point dans ma maiſon. planté tout droit comme un pi-

quet, à obſerver ce qui ſe paſſe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir ſans ceſſe devant moi un eſpion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits aſſiègent toutes mes actions, dévorent ce que je poſsède, & furètent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on faſſe pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choſes, & faites ſentinelle jour & nuit ?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me ſemble, & faire ſentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait ! (*A part.*) Je tremble qu'il n'ait ſoupçonné quelque choſe de mon argent. (*Haut.*) Ne ſerois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*Bas.*) J'enrage. (*Haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai ?

LA FLECHE.

Hé ! que nous importe que vous en ayiez, ou que vous n'en ayiez pas, si c'est pour nous la même chose ?

HARPAGON, *levànt la main pour donner un soufflet à la Flèche.*

Tu fais le raisonneur ? Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je sors.

HARPAGON.

Attends, ne m'emportes-tu rien ?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je ?

HARPAGON.

Viens-çà que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON, *montrant les haut-de-chausses de la Flèche.*

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON, *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Flèche.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe ; & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE, *à part.*

Ah! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joie à le voler!

HARPAGON.

Hé ?

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouillez bien par-tout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'eſt ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.*)

LA FLECHE, *à part.*

La peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux !

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu ?

LA FLECHE.

Ce que je dis ?

HARPAGON.

Oui. Qu'eſt-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux ?

LA FLECHE.

Je dis que la peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler ?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils, ces avaricieux ?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entends par-là ?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle. . . . Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON.

Non ; mais je t'empêcherai de jaſer, & d'être inſolent. Tais-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Je te roſſerai, ſi tu parles.

LA FLECHE.

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah! ah!

LA FLECHE, *montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait?

HARPAGON.

Allons, rends-le moi sans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément?

LA FLECHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE, *à part.*

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCENE IV.

HARPAGON, *seul.*

VOILA un pendard de valet qui m'incommode fort ; & je ne me plais point à voir ce chien boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine de garder chez soi une grande somme d'argent ; & bien heureux qui a tout son fait bien placé, & ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidelle ; car, pour moi, les coffres forts me sont suspects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs, & c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCENE V.

HARPAGON, ELISE & CLÉANTE, *parlant ensemble, & restant dans le fond du théâtre.*

HARPAGON, *se croyant seul.*

CEPENDANT je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez... (*A part, appercevant Elise & Cléante.*) O ciel! je me serai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant tout seul. (*A Cléante & à Elise.* Qu'est-ce?

CLÉANTE.

Rien, mon père

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes là ?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu. . .

CLÉANTE.

Quoi ! mon père ?

HARPAGON.

Là. . . .

ELISE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, si fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'eſt que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent; & je diſois, qu'il eſt bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez ſoi.

CLÉANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je ſuis bien aiſe de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choſes de travers, & vous imaginer que je diſe que c'eſt moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse, les dix mille écus !

CLÉANTE.

Je ne crois pas. . .

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce sont des choses. . .

HARPAGON.

J'en aurois bon besoin.

CLÉANTE.

Je pense que. . .

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous êtes. . .

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le tems eſt miſérable.

CLÉANTE.

Mon Dieu, mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; & l'on ſait que vous avez aſſez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai aſſez de bien ? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux ; & ce ſont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON.

Cela eſt étrange que mes propres enfans me trahiſſent, & deviennent mes ennemis.

CLÉANTE.

Eſt-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON.

Oui, de pareils diſcours, & les dépenſes que vous faites, feront cauſe qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la penſée que je ſuis tout couſu de piſtoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépenſe eſt-ce que je fais ?

HARPAGON.

Quelle ? Eſt-il rien de plus ſcandaleux que ce ſomptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellois hier votre ſœur ; mais c'eſt encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel ; &, à vous prendre depuis les pieds juſqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne conſtitu-

tion. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toute vos manières me déplaifent fort; vous donnez furieufement dans le marquis; &, pour aller ainfi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE.

Hé! comment vous dérober?

HARPAGON.

Que fais-je moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉANTE.

Moi, mon père, c'eft que je joue; &, comme je fuis fort heureux, je mets fur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'eft fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver

un jour. Je voudrois bien ſavoir, ſans parler du reſte, à quoi ſervent tous ces rubans, dont vous voilà lardé depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſi une demi-douzaine d'aiguillettes ne ſuffit pas pour attacher un haut-de-chauſſes. Il eſt bien néceſſaire d'employer de l'argent à des perruques, lorſque l'on peut porter des cheveux de ſon crû, qui ne coûtent rien. Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt piſtoles ; & vingt piſtoles rapportent par année dix-huit livres ſix ſous huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE.

Vous avez raiſon.

HARPAGON.

Laiſſons cela, & parlons d'autres affaires. (*Appercevant Cléante & Eliſe qui ſe font des ſignes.*) Hé ? (*Bas, à part.*) Je crois qu'ils ſe font ſigne l'un à l'autre de me voler ma bourſe. (*Haut.*) Que veulent dire ces geſtes-là ?

ELISE.

Nous marchandons, mon frère & moi, à qui parlera le premier; & nous avons tous deux quelque chofe à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque chofe auffi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE.

C'eft de mariage, mon père, que nous defirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eft de mariage auffi que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah, mon père.

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Eft-ce le mot, ma fille, ou la chofe qui vous fait peur?

CLÉANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux de la façon que vous pouvez l'entendre ; & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je ſais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire ; &, pour commencer par un bout... (*A Cléante.*) Avez-vous vu, dites-moi, une jeune perſonne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Et vous ?

ELISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

CLÉANTE.

Une fort charmante perſonne.

HARPAGON.

Sa phyſionomie ?

CLÉANTE.

Toute honnête, & pleine d'eſprit.

HARPAGON.

Son air & ſa manière ?

CLÉANTE.

Admirables, ſans doute.

HARPAGON.

Ne croyez - vous pas qu'une fille, comme cela, mériteroit aſſez que l'on ſongeât à elle ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Que ce ſeroit un parti ſouhaitable ?

CLÉANTE.

Très - ſouhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit ſatisfaction avec elle ?

CLÉANTE.

Aſſurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'eſt que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉANTE.

Ah ! mon père, le bien n'eſt pas conſidérable, lorſqu'il eſt queſtion d'épouſer une honnête perſonne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'eſt que, ſi l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on ſouhaite, on peut tâcher de regagner cela ſur autre choſe.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je ſuis bien aiſe de vous voir dans mes ſentimens; car ſon maintien honnête & ſa douceur m'ont gagné l'ame, & je ſuis réſolu de l'épouſer, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE.

Hé!

HARPAGON.

Comment?

CLÉANTE.

Vous êtes réſolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLÉANTE.

Qui ? vous, vous ?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout-à-coup un éblouissement, & je me retire d'ici ?

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez vîte boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCENE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

VOILA de mes damoiſeaux fluets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'eſt-là, ma fille, ce que j'ai réſolu pour moi. Quant à ton frère, je lui deſtine une certaine veuve, dont, ce matin, on m'eſt venu parler ; &, pour toi, je te donne au ſeigneur Anſelme.

ELISE.

Au ſeigneur Anſelme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & ſage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE, *faisant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON, *contrefaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ELISE, *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON, *contrefaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis très-humble servante au Seigneur Anselme; mais, (*faisant encore la révérence.*) avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, (*contrefaisant Elise.*) avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dès ce ſoir ?

HARPAGON.

Dès ce ſoir.

ELISE, *faiſant encore la révérence.*

Cela ne ſera pas, mon père.

HARPAGON, *contrefaiſant encore Eliſe.*

Cela ſera, ma fille,

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'eſt une choſe où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'eſt une choſe où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plutôt, que d'épouſer un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouſeras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la ſorte à ſon père?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vu un père marier ſa fille de la ſorte?

HARPAGON.

C'eſt un parti où il n'y a rien à redire; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne ſauroit être approuvé d'aucune perſonne raiſonnable.

HARPAGON, *appercevant Valère de loin.*

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ELISE.

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

VALERE.

C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALERE.

Non. Mais vous ne ſauriez avoir tort, & vous êtes toute raiſon.

HARPAGON.

Je veux ce ſoir lui donner pour époux un homme auſſi riche que ſage; & la coquine me dit au nez, qu'elle ſe moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALERE.

Ce que j'en dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé! hé!

HARPAGON.

Quoi ?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je ſuis de votre ſenti-

ment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raiſon. Mais auſſi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait ; &....

HARPAGON.

Comment ? le ſeigneur Anſelme eſt un parti conſidérable ; c'eſt un gentilhomme qui eſt noble, doux, poſé, ſage, & fort accommodé, & auquel il ne reſte aucun enfant de ſon premier mariage. Sauroit-elle mieux rencontrer ?

VALERE.

Cela eſt vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'eſt un peu précipiter les choſes ; & qu'il faudroit au moins quelque tems pour voir ſi ſon inclination pourroit s'accorder avec...

HARPAGON.

C'eſt une occaſion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas, & il s'engage à la prendre ſans dot.

VALERE.

Sans dot!

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous! voilà une raiſon tout-à-fait convaincante ; il ſe faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'eſt pour moi une épargne conſidérable.

VALERE.

Aſſurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il eſt vrai que votre fille vous peut repréſenter que le mariage eſt une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute ſa vie ; & qu'un engagement, qui doit durer juſqu'à la mort, ne ſe doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot!

VALERE.

Vous avez raiſon. Voilà qui décide tout ; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occaſions, l'inclination d'une fille eſt une choſe, ſans doute, où l'on doit avoir de l'égard ; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur & de ſentimens, rend un mariage ſujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot !

VALERE.

Ah ! il n'y a pas de réplique à cela, on le ſait bien ! Qui diantre peut aller là contre ? Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la ſatisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner ; qui ne les voudroient point ſacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toute autre choſe, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui ſans ceſſe y

maintient l'honneur, la tranquillité & la joie ; & que. . .

HARPAGON.

Sans dot !

VALERE.

Il eſt vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de réſiſter à une raiſon comme celle-là ?

HARPAGON, *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais, il me ſemble que j'entends un chien qui aboie. N'eſt-ce point qu'on en voudroit à mon argent ?

(*à Valère.*)

Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

VOUS moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALERE.

C'eſt pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ſes ſentimens, eſt le moyen de tout gâter ; & il y a de certains eſprits qu'il ne faut prendre qu'en biaiſant, des tempéramens ennemis de toute réſiſtance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours ſe roidiſſent contre le droit chemin de la raiſon, & qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites ſemblant de conſentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &c....

ELISE.

Mais ce mariage, Valère?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il ſe doit conclure ce ſoir?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, ſi on appelle des médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoiſſent-ils quelque choſe? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira; ils vous trouveront des raiſons pour vous dire d'où cela vient.

SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON, *à part, dans le fond du Théâtre.*

CE n'eſt rien, dieu merci.

VALERE, *ſans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'eſt que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; & ſi votre amour, belle Eliſe, eſt capable d'une fermeté... (*Appercevant Harpagon.*) Oui; il faut qu'une fille obéiſſe à ſon père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari eſt fait; & lorſque la grande raiſon de, ſans dot, s'y rencontre, elle doit être prête à prendte tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

VALERE.

Monſieur, je vous demande pardon ſi je m'emporte un peu & prends la hardieſſe de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment! j'en ſuis ravi, & je veux que tu prennes ſur elle un pouvoir abſolu.

(*à Eliſe.*)

Oui, tu as beau fuir, & je lui donne l'autorité que le ciel me donne ſur toi, & j'entends que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

VALERE, *à Eliſe.*

Après cela, réſiſtez à mes remontrances.

SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

MONSIEUR, je vais la ſuivre, pour lui continuer les leçons que je lui faiſois.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes !

VALERE.

Il eſt bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela eſt vrai. Il faut...

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

VALERE, *adreſſant la parole à Eliſe, en s'en allant du côté par où elle eſt ſortie.*

Oui, l'argent eſt plus précieux que toutes les choſes du monde, & vous devez rendre graces au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il ſait ce que c'eſt que de vivre. Lorſqu'on s'offre de prendre une fille ſans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout eſt renfermé là-dedans; &, ſans dot, tient lieu de beauté, de jeuneſſe, de naiſſance, d'honneur, de ſageſſe & de probité.

HARPAGON, *ſeul.*

Ah! le brave garçon: voilà parler comme un oracle! Heureux qui peut avoir un domeſtique de la ſorte!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, LA FLECHE.

CLÉANTE.

AH! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre. . .

LA FLECHE.

Oui, monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais monsieur votre père, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, & j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire ? Les choſes preſſent plus que jamais. Depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père eſt mon rival.

LA FLECHE.

Votre père, amoureux ?

CLÉANTE.

Oui ; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, ſe mêler d'aimer ! De quoi diable s'aviſe-t-il ? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLÉANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette paſſion lui ſoit venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raiſon lui faire un myſtère de votre amour ?

CLÉANTE.

Pour lui donner moins de ſoupçon, & me conſerver au beſoin des ouvertures plus aiſées pour détourner ce mariage. Quelle réponſe a-t-on fait ?

LA FLECHE.

Ma foi, monſieur, ceux qui empruntent ſont bien malheureux, & il faut eſſuyer d'étranges choſes, lorſqu'on eſt réduit à paſſer, comme vous, par les mains des Feſſe-Mathieux.

CLÉANTE.

L'affaire ne ſe fera point ?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agiſſant & plein

de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLECHE.

Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte! Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit, par

votre bouche, de votre bien & de votre famille ; & je ne doute point que le ſeul nom de votre père ne rende les choſes faciles.

CLÉANTE.

Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire.

« Suppoſé que le prêteur voie toutes ſes ſûretés,
» & que l'emprunteur ſoit majeur, & d'une fa-
» mille où le bien ſoit ample, ſolide, aſſuré, clair
» & net de tout embarras, on fera une bonne &
» exacte obligation pardevant un notaire, le plus
» honnête homme qui ſe pourra, & qui, pour
» cet effet, ſera choiſi par le prêteur, auquel il
» importe le plus que l'acte ſoit dûment dreſſé. »

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

« Le prêteur, pour ne charger ſa conſcience » d'aucun ſcrupule, prétend ne donner ſon argent » qu'au denier dix-huit. »

CLÉANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui eſt honnête. Il n'y a pas lieu de ſe plaindre.

LA FLECHE.

Cela eſt vrai.

« Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la » ſomme dont il eſt queſtion, & que, pour faire » plaiſir à l'emprunteur, il eſt contraint lui-même » de l'emprunter d'un autre, ſur le pied du denier » cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur » paie cet intérêt, ſans préjudice du reſte, attendu » que ce n'eſt que pour l'obliger que ledit prêteur » s'engage à cet emprunt. »

CLÉANTE.

Comment diable, quel Juif! quel Arabe eſt-ce là? C'eſt plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il eſt vrai, c'eſt ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-deſſus.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voie? J'ai beſoin d'argent, & il faut que je conſente à tout.

LA FLECHE.

C'eſt la réponſe que j'ai faite.

CLÉANTE.

Y a-t-il encore quelque choſe?

LA FLECHE.

Ce n'eſt plus qu'un petit article.

« Des quinze mille francs qu'on demande, le » prêteur ne pourra compter en argent que douze

» mille livres ; & , pour les mille écus reſtans , il
» faudra que l'emprunteur prenne les hardes ,
» nippes , bijoux dont s'enſuit le mémoire , & que
» ledit prêteur a mis , de bonne foi , au plus mo-
» dique prix qu'il lui a été poſſible. »

CLÉANTE.

Que veut dire cela ?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

« Premièrement , un lit de quatre pieds , à bandes
» de point de Hongrie , appliquées fort proprement
» ſur un drap de couleur d'olive , avec ſix chaiſes ,
» & la courtepointe de même ; le tout bien condi-
» tionné , & doublé d'un petit taffetas changeant
» rouge & bleu.

» Plus , un pavillon à queue , d'une bonne ſerge
» d'Aumale roſe sèche , avec le mollet & les franges
» de ſoie. »

CLÉANTE.

Que veut-il que je faſſe de cela ?

LA FLECHE.

Attendez.

« Plus, une tenture de tapiſſerie des amours de » Gombaud & de Macé.

» Plus, une grande table de bois de noyer à » douze colonnes, en piliers tournés, qui ſe tire » par les deux bouts, & garnie par deſſous de ſix » eſcabelles. »

CLÉANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu ?...

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

« Plus, trois gros mouſquets, tout garnis de » nacre de perle, avec les fourchettes aſſortiſſantes.

» Plus, un fourneau de brique avec deux cor-

» nues & trois récipiens, fort utiles à ceux qui ſont
» curieux de diſtiller. »

CLÉANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

« Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ſes
» cordes, ou peu s'en faut.

» Plus, un trou-madame, & un damier, avec
» un jeu de l'oie, renouvellé des Grecs, fort propre
» à paſſer le tems, lorſque l'on n'a que faire.

» Plus, une peau de lézard de trois pieds &
» demi, remplie de foin, curioſité agréable pour
» pendre au plancher d'une chambre.

» Le tout ci-deſſus mentionné, valant loyale-
» ment plus de quatre mille cinq cens livres, &
» rabaiſſé à la valeur de mille écus, par la diſcré-
» tion du prêteur. »

CLÉANTE.

Que la peſte l'étouffe avec ſa diſcrétion, le traître, le bourreau qu'il eſt! A-t-on jamais parlé d'une uſure ſemblable ? & n'eſt-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, ſans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramaſſe? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me réſoudre à conſentir à ce qu'il veut; car il eſt en état de me faire tout accepter, & il me tient, le ſcélérat! le poignard ſur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, monſieur, ne vous en déplaiſe, dans le grand chemin juſtement que tenoit Panurge pour ſe ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant ſon bled en herbe.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y faſſe ? Voilà où les jeunes

gens ſont réduits par la maudite avarice des pères ; & on s'étonne après cela que les fils ſouhaitent qu'ils meurent ?

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre ſa vilenie le plus poſé homme du monde. Je n'ai pas, dieu merci, les inclinations fort patibulaires ; &, parmi mes confrères, que je vois ſe mêler de beaucoup de petits commerces, je ſais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui ſentent tant ſoit peu l'échelle : mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ſes procédés, des tentations de le voler ; & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCENE II.

HARPAGON, MAITRE SIMON, CLÉANTE & LA FLECHE, *dans le fond du Théatre.*

M. SIMON.

OUI, monſieur, c'eſt un jeune homme qui a beſoin d'argent ; ſes affaires le preſſent d'en trouver, & il en paſſera par tout ce que vous preſcrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter ? & ſavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez ?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en inſtruire à fond ; & ce n'eſt que par aventure que l'on m'a

adreſſé à lui : mais vous ſerez de toutes choſes éclairci par lui-même ; & ſon homme m'a aſſuré que vous ſerez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je ſaurois vous dire, c'eſt que ſa famille eſt fort riche, qu'il n'a plus de mère déja, & qu'il s'obligera, ſi vous voulez, que ſon père mourra avant qu'il ſoit huit mois.

HARPAGON.

C'eſt quelque choſe que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaiſir aux perſonnes lorſque nous le pouvons.

M. SIMON.

Cela s'entend,

LA FLECHE, *bas à Cléante, reconnoiſſant M. Simon.*

Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père !

CLÉANTE, *bas, à la Flèche.*

Lui auroit-on appris qui je ſuis, & ſerois-tu pour me trahir ?

M. SIMON, *à la Flèche.*

Ah! ah! vous êtes bien preſſé! Qui vous a dit que c'étoit céans? (*à Harpagon.*) Ce n'eſt pas moi, monſieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom & votre logis: mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela; ce ſont des perſonnes diſcrètes: vous pouvez ici vous expliquer enſemble.

HARPAGON.

Comment?

M. SIMON, *montrant Cléante.*

Monſieur eſt la perſonne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard! c'eſt toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLÉANTE.

Comment, mon père, c'eſt vous qui vous portez à ces honteuſes actions?

(*M. Simon s'enfuit, & la Flèche va ſe cacher.*)

SCENE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

C'EST toi qui te veux ruiner par des emprunts ſi condamnables ?

CLÉANTE.

C'eſt vous qui cherchez à vous enrichir par des uſures ſi criminelles ?

HARPAGON.

Oſes-tu bien, après cela, paroître devant moi ?

CLÉANTE.

Oſez-vous bien, après cela, vous préſenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à

ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, & de faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites; de sacrifier gloire & réputation au desir infatigable d'entasser écu sur écu, & de renchérir, en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin; ôte toi de mes yeux.

CLÉANTE.

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achete un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les oreilles.

(*ſeul.*)

Je ne ſuis pas fâché de cette aventure ; & ce m'eſt un avis de tenir l'œil plus que jamais ſur toutes ſes actions.

SCENE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

MONSIEUR...

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous parler.

(*à part.*)

Il eſt à propos que je faſſe un petit tour à mon argent.

SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE, *sans voir Frosine.*

L'AVENTURE est tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes, car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé, c'est toi, mon pauvre la Flèche! d'où vient cette rencontre!

LA FLECHE.

Ah! ah! c'est toi, Frosine! Que viens-tu faire ici!

FROSINE.

Ce que je fais par-tout ailleurs. M'entremettre

d'affaires, me rendre ſerviable aux gens, & profiter, du mieux qu'il m'eſt poſſible, des petits talens que je puis avoir. Tu ſais que, dans ce monde, il faut vivre d'adreſſe, & qu'aux perſonnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'induſtrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'eſpère une récompenſe.

LA FLECHE.

De lui? Ah, ma foi! tu feras bien fine, ſi tu en tires quelque choſe; & je te donne avis que l'argent céans eſt fort cher.

FROSINE.

Il y a certains ſervices qui touchent merveilleuſement.

LA FLECHE.

Je suis votre valet, & tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins hum[illegible] le mortel, de tous les mortels, le p[illegible] plus serré. Il n'est point de service [illegible] reconnoissance jusqu'à lui faire [illegible] De la louange, de l'estime [illegible]ie. Il faut bien paroles, & de l'amiti[illegible] agasin de hardes, mais de l'argent, point d'[illegible] émoire que plus sec & de plus aride que ses [illegible] ses caresses, & *donner* est un m[illegible] a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais *je vous donne*, mais *je vous prête le bon jour*.

FROSINE.

Mon Dieu, je sais l'art de traire les hommes! J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLECHE.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il eſt queſtion. Il eſt turc [illegible] deſſus, mais d'une turquerie à déſeſpérer tout [illegible] & l'on pourroit crever qu'il n'en bran-
[illegible] en un mot, il aime l'argent plus que [illegible] l'honneur & que vertu, & la vue [illegible] donne des convulſions; c'eſt [illegible] mortel; c'eſt lui percer [illegible] acher les entrailles, & ſi...

As-tu quelque ne[illegible]

Oui. Je [illegible] je me retire.

SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

(*bas.*) (*haut.*)

TOUT va comme il faut. Hé bien! Qu'eſt-ce, Froſine?

FROSINE.

Ah! mon dieu! que vous vous portez bien, & que vous avez là un viſage de ſanté!

HARPAGON.

Qui, moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint ſi frais & ſi gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment, vous n'avez de votre vie été ſi jeune que vous êtes ; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui ſont plus vieux que vous ?

HARPAGON.

Cependant, Froſine, j'en ai ſoixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien ! qu'eſt-ce que cela ? Soixante ans, voilà bien de quoi ? C'eſt la fleur de l'âge, cela, & vous entrez maintenant dans la belle ſaiſon de l'homme.

HARPAGON.

Il eſt vrai ; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas beſoin de

cela, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois ?

FROSINE.

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

HARPAGON.

Tu te connois à cela ?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah ! mon dieu, quelle ligne de vie !

HARPAGON.

Comment ?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

HARPAGON.

Hé bien ! qu'eſt-ce que cela veut dire ?

FROSINE.

Par ma foi ! je diſois cent ans, mais vous paſſerez les ſix vingts ?

HARPAGON,

Eſt-il poſſible ?

FROSINE.

Il faudra vous aſſommer, vous dis-je ; & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ! J'ai, ſur-tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'eſt point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems

le moyen d'accoupler : & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la république de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous ; & j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Marianne, à la voir passer dans la rue, & prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse ? . . .

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joie ; & quand je lui ai témoigné que vous souhaitriez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à

ſouper au ſeigneur Anſelme ; & je ſerai bien-aiſe qu'elle ſoit du régal.

FROSINE.

Vous avez raiſon. Elle doit, après dîner, rendre viſite à votre fille, d'où elle fait ſon compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir enſuite au ſouper.

HARPAGON.

Hé bien ! elles iront enſemble dans mon caroſſe que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà juſtement ſon affaire.

HARPAGON.

Mais, Froſine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à ſa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle ſe ſaignât pour une occaſion comme celle-ci ? Car encore n'épouſe-t-on point une fille ſans qu'elle apporte quelque choſe.

FROSINE.

Comment ! c'eſt une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente !

FROSINE.

Oui. Premiérement, elle eſt nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'eſt une fille accoutumée à vivre de ſalade, de lait, de fromage & de pommes, & à laquelle, par conſéquent, il ne faudra ni table bien ſervie, ni conſommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicateſſes qu'il faudroit pour une autre femme ; & cela ne va pas à ſi peu de choſe, qu'il ne monte bien tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'eſt curieuſe que d'une propreté fort ſimple, & n'aime point les ſuperbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles ſomptueux, où donnent ſes pareilles avec

tant de chaleur ; & cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; & j'en sais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année ; mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille livres ; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON.

Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pàrdonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parures, & l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

HARPAGON.

C'eſt une raillerie que de vouloir me conſtituer ſa dot de toutes les dépenſes qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; & il faut bien que je touche quelque choſe.

FROSINE.

Mon dieu, vous toucherez aſſez ; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous ſerez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Froſine, il y a encore une choſe qui m'inquiète. La fille eſt jeune, comme tu vois : les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs ſemblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne ſoit pas de ſon goût ; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits déſordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! que vous la connoiſſez mal! C'eſt encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une averſion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'euſſiez entendu parler là-deſſus. Elle ne peut ſouffrir du tout la vue d'un jeune homme, mais elle n'eſt point plus ravie, dit-elle, que lorſqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majeſtueuſe. Les plus vieux ſont pour elle les plus charmans, & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on ſoit ſexagénaire, & il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, ſur ce que ſon amant fit voir qu'il n'avoit

que cinquante-ſix ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour ſigner le contrat.

HARPAGON.

Sur cela ſeulement ?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'eſt pas contentement pour elle que cinquante-ſix ans, & ſur-tout elle eſt pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une choſe toute nouvelle,

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans ſa chambre quelques tableaux & quelques eſtampes. Mais que penſez-vous que ce ſoit? des Adonis, des Céphales, des Pâris, & des Apollons, non. De beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Neſtor, & du bon père Anchiſe ſur les épaules de ſon fils.

HARPAGON.

Cela eſt admirable! Voilà ce que je n'aurois jamais penſé ; & je ſuis bien aiſe d'apprendre qu'elle eſt de cette humeur. En effet, ſi j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer ! ce ſont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau ; & je voudrois bien ſavoir quel ragoût il y a à eux ?

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne ſais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeuneſſe aimable, eſt-ce avoir le ſens commun ? Sont-ce des

hommes que des jeunes blondins, & peut on s'attacher à ces animaux-là ?

HARPAGON.

C'eſt ce que je dis tous les jours ; avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs haut-de-chauſſes tout tombans, & leurs eſtomacs débraillés.

FROSINE.

Hé! cela eſt bien bâti auprès d'une perſonne comme vous ! Voilà un homme, cela ! il y a là de quoi ſatisfaire à la vue ; & c'eſt ainſi qu'il faut être fait & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien ?

FROSINE.

Comment ! vous êtes à ravir, & votre figure eſt à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît.

Il ne ſe peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, dieu merci. Il n'y a que ma fluxion qui me prend de tems en tems.

FROSINE.

Cela n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſied point mal, & vous avez grace à touſſer.

HARPAGON.

Dis-moi un peu. Marianne ne m'a-t-elle point encore vu ? n'a-t-elle point pris garde à moi en paſſant ?

FROSINE.

Non. Mais nous nous ſommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre perſonne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre

mérite, & l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; (*Harpagon prend un air sérieux.*) & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend son air gai.*) Ah! que vous lui plairez, & que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais, sur-tout, elle sera charmée de votre haut-de-chausse, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous; & un amant aiguilletté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, monſieur, ce procès m'eſt d'une conſéquence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend ſon air ſérieux.*) Je ſuis ruinée ſi je le perds; & quelque petite aſſiſtance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous euſſiez vu le raviſſement où elle étoit à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend ſon air gai.*) La joie éclatoit dans ſes yeux au récit de vos qualités; & je l'ai miſe enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entiérement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaiſir, Froſine; & je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, monſieur, de me donner le petit

ſecours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore un air ſérieux.*) Cela me remettra ſur pied, & je vous en ſerai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous aſſure, monſieur, que vous ne ſauriez jamais me ſoulager dans un plus grand beſoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carroſſe ſoit tout prêt, pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, ſi je ne m'y voyois forcée par la néceſſité.

HARPAGON.

Et j'aurai ſoin qu'on ſoupe de bonne heure pour ne vous point faire malade.

FROSINE.

Ne me refuſez pas la grace dont je vous ſollicite. Vous ne ſauriez croire, monſieur, le plaiſir que...

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Juſques à tantôt.

FROSINE, *ſeule.*

Que la fievre te ſerre, chien de vilain, à tous les diables! Le ladre a été ferme à toutes les attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je ſuis aſſurée de tirer bonne récompenſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE, *tenant un balai*, MAITRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

ALLONS, venez çà tous, que je vous diftribue mes ordres pour tantôt, & règle à chacun fon emploi. Approchez, dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au foin de nettoyer par-tout; &,

ſur-tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les uſer. Outre cela, je vous conſtitue, pendant le ſouper, au gouvernement des bouteilles; & s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il ſe caſſe quelque choſe, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai ſur vos gages.

M. JACQUES, *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON, *à dame Claude.*

Allez.

SCENE II.

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, VALERE, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

Vous, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire ; mais seulement lorsque l'on aura soif, & non pas, selon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES, *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos ſouquenilles, monſieur ?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les perſonnes ; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous ſavez bien, monſieur, qu'un des devans de mon pourpoint eſt couvert d'une grande tache d'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, monſieur, que j'ai mon haut-de-chauſſe tout troué par derriere, & qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON, *à la Merluche.*

Paix ; rangez cela adroitement du côté de la muraille, & préſentez toujours le devant au monde.

(*A Brindavoine, en lui montrant comme il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*)

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

SCENE III.

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, VALERE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

POUR vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, & prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

ELISE.

Oui, mon père.

SCENE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, VALERE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

ET vous, mon fils le damoiſeau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'hiſtoire de tantôt, ne vous allez pas aviſer non plus de lui faire mauvais viſage.

CLÉANTE.

Moi, mon père? mauvais viſage! & par quelle raiſon?

HARPAGON.

Mon dieu! nous ſavons le train des enfans dont

les pères ſe marient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais ſi vous ſouhaitez que je perde le ſouvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, ſurtout de régaler d'un bon viſage cette perſonne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous ſera poſſible.

CLÉANTE.

A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aiſe qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirois, ſi je vous le diſois; mais, pour ce qui eſt de la bien recevoir, & de lui faire bon viſage, je vous promets de vous obéïr ponctuellement ſur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde, au moins.

CLÉANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas ſujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez ſagement.

SCENE V.

HARPAGON, VALERE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

VALERE, aidez-moi à ceci. Or ça, Maître Jacques, approchez vous; je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Eſt-ce à votre cocher, monſieur, ou bien à votre cuiſinier que vous voulez parler; car je ſuis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'eſt à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON.

Au cuiſinier.

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

(*M. Jacques ôte ſa caſaque de cocher, & paroît vêtu en cuiſinier.*)

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie eſt-ce-là ?

M. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me ſuis engagé, maître Jacques, à donner ce ſoir à ſouper.

M. JACQUES, *à part*.

Grande merveille !

HARPAGON.

Dis-moi un peu. Nous feras-tu bonne chère ?

M. JACQUES.

Oui, ſi vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable, toujours de l'argent! Il ſemble qu'ils n'aient autre choſe à dire : de l'argent! de l'argent! de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent!

VALERE.

Je n'ai jamais vu de réponſe plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chère avec bien de l'argent. C'eſt une choſe la plus aiſée du monde, & il n'y a ſi pauvre eſprit qui n'en fît bien autant; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent !

VALERE.

Oui.

M. JACQUES, *à Valère.*

Par ma foi, monſieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce ſecret, & de prendre mon office de cuiſinier ! auſſi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taiſez-vous. Qu'eſt-ce qu'il nous faudra ?

M. JACQUES.

Voilà monſieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah ! je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien ferez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous ferons huit ou dix, mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages & cinq assiettes... Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable, voilà pour traiter toute une ville entiere !

M. JACQUES.

Rôt...

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de M. Jacques.*

Ah! traître, tu manges tout mon bien!

M. JACQUES.

Entremets...

HARPAGON, *mettant encore la main sur la bouche de M. Jacques.*

Encore?

VALERE, *à M. Jacques.*

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde, & monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, & demander aux Médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils; que c'eſt un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes: que pour ſe bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, & que, ſuivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ah! que cela eſt bien dit. Approche que je t'embraſſe pour ce mot. Voilà la plus belle ſentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi......* Non, ce n'eſt pas cela. Comment eſt-ce que tu dis?

VALERE.

Qu'il *faut manger pour vivre, & on pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

(*à M. Jacques.*) (*à Valère.*)

Oui. Entends-tu ? Qui eſt le grand homme qui a dit cela ?

VALERE.

Je ne me ſouviens pas maintenant de ſon nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or ſur la cheminée de ma ſalle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et pour votre ſouper, vous n'avez qu'à me laiſſer faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, *à Valère.*

Il faudra de ces choſes dont on ne mange guère ; & qui raſſaſſient d'abord ; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot, bien garni de marrons.

VALERE.

Repoſez-vous ſur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carroſſe.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adreſſe au cocher.

(*M. Jacques remet ſa caſaque.*)

Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carroſſe, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.

M. JACQUES.

Vos chevaux, monſieur? Ma foi, ils ne ſont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils ſont ſur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce ſeroit mal parler; mais vous leur faites obſerver des jeûnes ſi auſtères, que ce ne ſont plus rien que des fantômes ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades! ils ne font rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, monſieur, eſt-ce qu'il ne aut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainſi exténués; car enfin, j'ai une tendreſſe pour mes chevaux, qu il me ſemble que c'eſt moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous

les

les jours, pour eux, les choſes de la bouche ; & c'eſt être, monſieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de ſon prochain.

HARPAGON.

Le travail ne ſera pas grand d'aller juſqu'à la foire.

M. JACQUES.

Non, monſieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conſcience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils ſont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaſſent un caroſſe, qu'ils ne peuvent pas ſe traîner eux-mêmes ?

VALERE.

Monſieur, j'obligerai le voiſin le Picard à ſe charger de les conduire ; auſſi-bien nous fera-t-il ici beſoin pour apprêter le ſouper.

M. JACQUES.

Soit. J'aime encore mieux qu'ils meurent ſous la main d'un autre que ſous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raiſonnable.

M. JACQUES.

Monſieur l'intendant fait bien le néceſſaire.

HARPAGON.

Paix.

M. JACQUES.

Monſieur, je ne ſaurois ſouffrir les flatteurs; & je vois que ce qu'il en fait, que ſes contrôles perpétuels ſur le pain & le vin, le bois, le ſel & la chandelle, ne ſont rien que pour vous gratter, & vous faire ſa cour. J'enrage de cela, & je ſuis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin, je me ſens pour vous de la tendreſſe en dépit que j'en aie; &, après mes chevaux, vous êtes la perſonne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je ſavoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

M. JACQUES.

Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je sais fort bien que vous vous mettrez en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, & je suis bien-aise d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par-tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, & que l'on n'est point plus ravi que de vous

tenir au cu & aux chausses, & de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous voulez obliger votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant, dérober, vous-même, l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde; & jamais

on ne parle de vous que ſous les noms d'avare, de ladre, de vilain & de feſſe-Matthieu.

HARPAGON, *en battant M. Jacques.*

Vous êtes un ſot, un maraud, un coquin & un impudent.

M. JACQUES.

Hé bien! ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois, de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCENE VI.

VALERE, MAITRE JACQUES.

VALERE, *riant.*

A CE que je puis voir, maître Jacques, on paie mal votre franchiſe.

M. JACQUES.

Morbleu ! monſieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'eſt pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah ! monſieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES, *à part.*

Il file doux. Je veux faire le brave ; &, s'il eſt

aſſez ſot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*Haut*) Savez-vous bien, monſieur le rieur, que je ne ris pas, moi, & que ſi vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre ſorte?

(*M. Jacques pouſſe Valère juſqu'au bout du théâtre, en le menaçant.*)

VALERE.

Hé! doucement.

M. JACQUES.

Comment, doucement? il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace.

M. JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monſieur maître Jacques.

M. JACQUES.

Il n'y a point de monſieur maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous roſſerai d'importance.

VALERE.

Comenmt, un bâton,

(*Valère fait reculer M. Jacques à ſon tour.*)

M. JACQUES.

Hé ! je ne parle pas de cela.

VALERE.

Savez-vous bien, monſieur le fat, que je ſuis homme à vous roſſer vous-même?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuiſinier.

M. JACQUES.

Je le ſais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoiſſez pas encore ?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me roſſerez, dites-vous.

M. JACQUES.

Je le diſois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

(*Donnant des coups de bâton à M. Jacques*)

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. JACQUES, *ſeul.*

Peſte ſoit la ſincérité, c'eſt un mauvais métier ;

déformais j'y renonce, & je ne veux plus dire vrai. Paſſe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre ; mais pour ce monſieur l'intendant, je m'en vengerai, ſi je puis.

SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAITRE JACQUES.

FROSINE.

SAVEZ-VOUS, maître Jacques, ſi votre maître eſt au logis ?

M. JACQUES.

Oui, vraiment, il y eſt, je ne le ſais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous ſommes ici.

SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

AH ! que je ſuis, Froſine, dans un étrange état! &, s'il faut dire ce que je ſens, que j'appréhende cette vue !

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle eſt votre inquiétude ?

MARIANE.

Hélas ! me le demandez-vous ? Et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une perſonne toute prête à voir le ſupplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE.

Je vois bien que pour mourir agréablement, Harpagon n'eſt pas le ſupplice que vous voudriez embraſſer ; & je connois, à votre mine, que le

jeune blondin, dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; & les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous, ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous su quel il est ?

MARIANE.

Non. Je ne sais point quel il est. Mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre ; & qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon dieu, tous ces blondins sont agréables, &

débitent fort bien leur fait ; mais la plupart ſont gueux comme des rats ; & il vaut bien mieux, pour vous, de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les ſens ne trouvent pas ſi bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à eſſuyer avec un tel époux : mais cela n'eſt pas pour durer ; & ſa mort, croyez-moi, vous metrra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choſes.

MARIANE.

Mon dieu, Froſine, c'eſt une étrange affaire, lorſque, pour être heureuſe, il faut ſouhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un ; & la mort ne ſuit pas tous les projets que nous faiſons.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? Vous ne l'épouſez qu'aux conditions de vous laiſſer veuve bientôt, & ce doit être là un des articles du contrat. Il ſeroit bien im-

pertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre perſonne.

MARIANE.

Ah ! Froſine, quelle figure !

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON, *à Mariane.*

NE vous offenſez pas, ma belle, ſi je viens à vous avec des lunettes. Je ſais que vos appas frappent aſſez les yeux, ſont aſſez viſibles d'eux-mêmes, & qu'il n'eſt pas beſoin de lunettes pour les appercevoir : mais enfin, c'eſt avec des lunettes qu'on obſerve les aſtres ; & je maintiens & je garantis que vous êtes un aſtre, mais un aſtre, le plus bel aſtre qui ſoit dans le pays des aſtres. Froſine,

elle ne me répond mot, & ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir

FROSINE.

C'eſt qu'elle eſt encore toute ſurpriſe ; & que les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

(*à Froſine.*) (*à Mariane.*)
Tu as raiſon. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous ſaluer.

SCENE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

JE m'acquitte bien tard, madame, d'une telle visite.

ELISE.

Vous avez fait, madame, ce que je devois faire ; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, *bas, à Frosine.*

O l'homme déplaisant !

HARPAGON, *à Frosine.*

Que dit la belle ?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne !

MARIANE, *à part.*

Quel animal !

HARPAGON.

Je vous ſuis trop obligé de ces ſentimens.

MARIANE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE. BRINDAVOINE.

HARPAGON.

VOICI mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, *bas, à Frosine.*

Ah! Frosine! quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, *à Mariane.*

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans; mais je serai bientôt défait de l'un & de l'autre.

CLÉANTE, *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'eſt ici une aventure où, ſans doute, je ne m'attendois pas; & mon père ne m'a pas peu ſurpris, lorſqu'il m'a dit tantôt le deſſein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même choſe. C'eſt une rencontre imprévue qui m'a ſurpriſe autant que vous; & je n'étois point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE.

Il eſt vrai que mon père, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'eſt une ſenſible joie que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous aſſurerai point que je me réjouis du deſſein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, eſt trop difficile pour moi; & c'eſt un titre, s'il vous plaît, que je ne vous ſouhaite point. Ce diſ-

cours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je ſuis aſſuré que vous ſerez perſonne à le prendre comme il faudra ; que c'eſt un mariage, madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, ſachant ce que je ſuis, comme il choque mes intérêts ; & que vous voulez bien enfin que je vous diſe, avec la permiſſion de mon père, que, ſi les choſes dépendoient de moi, cet hymen ne ſe feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confeſſion à lui faire ?

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choſes ſont fort égales ; & que ſi vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, ſans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que

ce ſoit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je ſerois fort fâchée de vous cauſer du déplaiſir ; &, ſi je ne m'y vois forcée par une puiſſance abſolue, je vous donne ma parole que je ne conſentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raiſon. A ſot compliment, il faut une réponſe de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils ; c'eſt un jeune ſot, qui ne ſait pas encore la conſéquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offenſée ; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes véritables ſentimens. J'aime de lui un aveu de la ſorte ; & s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous de vouloir ainſi excuſer ſes fautes. Le tems le rendra plus ſage, & vous verrez qu'il changera de ſentimens.

CLÉANTE.

Non, mon père, je ne ſuis point capable d'en changer; & je prie inſtamment madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! il continue encore plus fort.

CLÉANTE.

Voulez-vous que je trahiſſe mon cœur?

HARPAGON.

Encore; avez-vous envie de changer de diſcours?

CLÉANTE.

Hé bien, puiſque vous voulez que je parle d'autre façon, ſouffrez, madame, que je me

mette ici à la place de mon père, & que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de ſi charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire; & que le titre de votre époux eſt une gloire, une félicité que je préférerois aux deſtinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous poſſéder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conquête ſi précieuſe; & les obſtacles les plus puiſſans....

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

C'eſt un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon dieu, j'ai une langue pour m'expliquer

moi-même ; & je n'ai pas beſoin d'un interprète comme vous. Allons , donnez des ſiéges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que , de ce pas , nous allions à la foire , afin d'en revenir plutôt , & d'avoir tout le tems enſuite de nous entretenir.

HARPAGON, *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au carroſſe.

SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON, *à Mariane.*

JE vous prie de m'excuſer , ma belle , ſi je n'ai pas ſongé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE.

CLÉANTE.

J'y ai pourvu, mon père, & j'ai fait apporter ici quelques baſſins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé quérir de votre part.

HARPAGON, *bas, à Valère.*

Valère.

VALERE, *à Harpagon.*

Il a perdu le ſens.

CLÉANTE.

Eſt-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne ſoit pas aſſez? madame aura la bonté d'excuſer cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'eſt une choſe qui n'étoit point néceſſaire.

CLÉANTE.

Avez-vous jamais vu, madame, un diamant

plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?

MARIANE.

Il eſt vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, *ôtant du doigt de ſon père le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il eſt fort beau, ſans doute, & jette quantité de feux.

CLÉANTE, *ſe mettant au-devant de Mariane qui veut rendre le diamant.*

Non, madame, il eſt en de trop belles mains. C'eſt un préſent que mon père vous fait.

HARPAGON.

Moi ?

CLÉANTE.

N'eſt-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, *bas, à ſon fils.*

Comment?

CLÉANTE, *à Mariane.*

Belle demande! il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLÉANTE, *à Mariane.*

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce ſeroit...

CLÉANTE, *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'eſt l'offenſer.

MARIANE.

De grace....

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON, *à part.*

Peſte ſoit...

CLÉANTE.

Le voilà qui ſe ſcandaliſe de votre refus.

HARPAGON, *bas, à ſon fils.*

Ah, traître!

CLÉANTE, *à Mariane.*

Vous voyez qu'il ſe déſeſpère.

HARPAGON, *bas, à ſon fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLÉANTE.

Mon père, ce n'eſt pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle eſt obſtinée.

HARPAGON, *bas, à ſon fils, avec emportement.*

Pendard !

CLÉANTE.

Vous êtes cauſe, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, *bas, à ſon fils, avec les mêmes geſtes.*

Le coquin !

CLÉANTE, *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, madame, ne réſiſtez pas davantage.

FROSINE, *à Mariane.*

Mon dieu, que de façons ! Gardez la bague, puiſque monſieur le veut.

MARIANE, *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

MONSIEUR, il y a là un homme qui veut vous parler

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Ildit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON, *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE, *courant, & faisant tomber Harpagon.*

MONSIEUR...

HARPAGON.

Ah! je suis mort!

CLÉANTE.

Qu'est-ce, mon père? Vous êtes-vous fait mal,

HARPAGON.

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs pour me faire rompre le cou.

VALERE, *à Harpagon.*

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE, *à Harpagon.*

Monsieur, je vous demande pardon ; je croyois bien faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau ?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis,

& conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

VALERE, aie un peu l'œil à tout cela; & prends ſoin, je te prie, de m'en ſauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'eſt aſſez.

HARPAGON, *ſeul.*

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLÉANTE.

RENTRONS ici, nous ferons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins & les déplaisirs que sont capables de causer de pa-

reilles traverſes; & c'eſt, je vous aſſure, avec une tendreſſe extrême que je m'intéreſſe à votre aventure.

MARIANE.

C'eſt une douce conſolation que de voir dans ſes intérêts une perſonne comme vous; & je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuſe amitié, ſi capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuſes gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire! Je vous aurois, ſans doute, détourné cette inquiétude, & n'aurois point amené les choſes où l'on voit qu'elles ſont.

CLÉANTE.

Que veux-tu? C'eſt ma mauvaiſe deſtinée qui l'a voulu ainſi. Mais, belle Mariane, quelles réſolutions ſont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! ſuis-je en pouvoir de faire des réſolutions? Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des ſouhaits?

CLÉANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de ſimples ſouhaits? Point de pitié officieuſe? point de ſecourable bonté? point d'affection agiſſante?

MARIANE.

Que ſaurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Aviſez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; & je vous crois trop raiſonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienſéance.

CLÉANTE.

Hélas! où me réduiſez vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux

ſentimens

ſentimens d'un rigoureux honneur, & d'une ſcrupuleuſe bienſéance ?

MARIANE.

Mais, que voulez-vous que je faſſe ? Quand je pourrois paſſer ſur quantité d'égards où notre ſexe eſt obligé, j'ai de la conſidération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendreſſe extrême, & je ne ſaurois me réſoudre à lui donner du déplaiſir. Faites, agiſſez auprès d'elle. Employez tous vos ſoins à gagner ſon eſprit ; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; & s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien conſentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je ſens pour vous.

CLÉANTE.

Froſine, ma pauvre Froſine, voudrois-tu nous ſervir ?

FROSINE.

Par ma foi ! faut-il le demander ? Je le voudrois de tout mon cœur. Le ciel ne m'a point fait l'ame de bronze ; & je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLÉANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumières.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

(*A Mariane.*)

Ceci est assez difficile. Pour votre mère, elle n'est pas tout-à-fait déraisonnable, & peut-être

pourroit-on la gagner, & la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père.

(*A Cléante.*)

Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse, & qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même ; & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est-là ce qu'il

faudroit ; mais le diantre eſt d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu ſur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât aſſez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un trait fait à la hâte, & d'un bizarre nom de marquiſe ou de vicomteſſe, que nous ſuppoſerions de la Baſſe-Bretagne, j'aurois aſſez d'adreſſe pour faire accroire à votre père que ce ſeroit une perſonne riche, outre ſes maiſons, de cent mille écus en argent comptant ; qu'elle ſeroit éperduement amoureuſe de lui, & ſouhaiteroit de ſe voir ſa femme, juſqu'à lui donner tout ſon bien par contrat de mariage ; & je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la propoſition ; car enfin, il vous aime fort, je le ſais ; mais il aime un peu plus l'argent ; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois conſenti à ce qui vous touche, il importeroit peu enſuite qu'il ſe déſabuſât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquiſe.

CLÉANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

CLÉANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y, de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, sans réserve, les graces éloquentes, les charmes tout-puissans que le ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche, & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières,

& de ces careſſes touchantes auxquelles je ſuis perſuadé qu'on ne ſauroit rien refuſer.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune choſe.

SCENE II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

HARPAGON, *à part, ſans être apperçu.*

OUAIS! Mon fils baiſe la main de ſa prétendue belle-mère, & ſa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque myſtère là-deſſous?

ELISE.

Voilà mon père.

HARPAGON.

Le caroſſe eſt tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE.

Puiſque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez, elles iront toutes ſeules; & j'ai beſoin de vous.

SCENE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

Or ça, intérêt de belle-mère à part, que te ſemble, à toi, de cette perſonne?

CLÉANTE.

Ce qui me ſemble?

HARPAGON.

Oui, de ſon air, de ſa taille, de ſa beauté, de ſon eſprit?

CLÉANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore?

CLÉANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue. Son air eſt de franche coquette, ſa taille eſt aſſez gauche, ſa beauté très-médiocre, & ſon eſprit des plus communs. Ne croyez pas que ce ſoit, mon père, pour vous en dégoûter ; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui diſois tantôt pourtant...

CLÉANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom ; mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois point d'inclination pour elle ?

CLÉANTE.

Moi ? Point du tout.

HARPAGON.

J'en ſuis fâché ; car cela rompt une penſée qui m'étoit venue dans l'eſprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion ſur mon âge. & j'ai ſongé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune perſonne. Cette conſidérarion m'en faiſoit quitter le deſſein ; &, comme je l'ai fait demander, & que je ſuis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, ſans l'averſion que tu témoignes.

CLÉANTE.

A moi ?

HARPAGON.

A toi.

CLÉANTE.

En mariage ?

HARPAGON.

En mariage.

CLÉANTE.

Ecoutez. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas fort à mon

goût ; mais, pour vous faire plaiſir, mon père, je me réſoudrai à l'épouſer, ſi vous voulez.

HARPAGON.

Moi ? Je ſuis plus raiſonnable que tu ne penſes: Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne ſauroit être heureux, où l'inclination n'eſt pas.

CLÉANTE.

C'eſt une choſe, mon père, qui peut-être viendra enſuite ; & l'on dit que l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non, Du côté de l'homme, on ne doit point riſquer l'affaire ; & ce ſont des ſuites fâcheuſes où je

n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser, au lieu de moi; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, & je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE.

Hé bien, mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur; il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos sentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

HARPAGON.

Beaucoup de fois ?

CLÉANTE.

Assez pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu ?

CLÉANTE.

Fort bien, mais sans savoir qui j'étois ; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser ?

CLÉANTE.

Sans doute ; & même j'en avois fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

CLÉANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correſpond-elle à votre amour ?

CLÉANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me perſuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, *bas, à part.*

Je ſuis bien aiſe d'avoir appris un tel ſecret ; & voilà juſtement ce que je demandois. (*haut.*) Or ſus, mon fils, ſavez-vous ce qu'il y a ? C'eſt qu'il faut ſonger, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à ceſſer toutes vos pourſuites auprès d'une perſonne que je prétends pour moi, & à vous marier dans peu avec celle qu'on vous deſtine.

CLÉANTE.

Oui, mon père, c'eſt ainſi que vous me jouez ! Hé bien, puiſque les choſes en ſont venues-là, je

vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête ; & que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard ! tu as l'audace d'aller sur mes brisées ?

CLÉANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, & je suis le premier en date.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton père, & ne me dois-tu pas respect ?

CLÉANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfans

ſoient obligés de déférer aux pères, & l'amour ne connoît perſonne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

SCENE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, MAITRE JACQUES.

M. JACQUES.

Hé, hé, hé ! messieurs, qu'est-ce ceci ? A quoi songez-vous ?

CLÉANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES, *à Cléante*.

Ah ! monsieur, doucement !

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence !

M. JACQUES, *à Harpagon*.

Ah ! monsieur, de grace !

CLÉANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES, *à Cléante.*

Hé quoi ! à votre père ?

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire.

M. JACQUES, *à Harpagon.*

Hé quoi ! à votre fils ? Encore paſſe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raiſon.

M. JACQUES.

(*à Cléante.*)

J'y conſens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouſer ; & le pen-

dard a l'insolence de l'aimer avec moi, & d'y prétendre malgré mes ordres.

M. JACQUES.

Ah! il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père? Et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

M. JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, & demeurez-là.

CLÉANTE, *à maître Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce soit; & je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

M. JACQUES.

C'eſt beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE.

Je ſuis épris d'une jeune perſonne qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi; & mon père s'aviſe de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. JACQUES.

Il a tort, aſſurément.

CLÉANTE.

N'a-t-il point de honte, à ſon âge, de ſonger à ſe marier? Lui ſied-il bien d'être amoureux? & ne devroit-il pas laiſſer cette occupation aux jeunes gens?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon, il ſe moque. Laiſſez-moi lui dire deux mots.

(*à Harpagon.*)

Hé bien, votre fils n'eſt pas ſi étrange que vous le dites, & il ſe met à la raiſon. Il dit qu'il fait le reſpect qu'il vous doit, qu'il ne s'eſt emporté que dans la première chaleur; & qu'il ne fera point de refus de ſe ſoumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, & lui donner quelque perſonne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! dis-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra eſpérer toutes choſes de moi; & que, hors Mariane, je lui laiſſe la liberté de choiſir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.

Laiſſez-moi faire.

(*à Cléante.*)

Hé bien, votre père n'eſt pas ſi déraiſonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce ſont

vos emportemens qui l'ont mis en colère, qu'il n'en veut ſeulement qu'à votre manière d'agir, & qu'il ſera fort diſpoſé à vous accorder ce que vous ſouhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, & lui rendre les déférences, les reſpects & les ſoumiſſions qu'un fils doit à ſon père.

CLÉANTE.

Ah! maître Jacques, tu lui peux aſſurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus ſoumis de tous les hommes, & que jamais je ne ferai aucune choſe que par ſes volontés.

M. JACQUES, *à Harpagon.*

Cela eſt fait; il conſent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES, *à Cléante.*

Tout eſt conclu; il eſt content de vos promeſſes.

CLÉANTE.

Le ciel en ſoit loué.

M. JACQUES.

Meſſieurs, vous n'avez qu'à parler enſemble ; vous voilà d'accord maintenant ; & vous alliez vous quereller faute de vous entendre.

CLÉANTE.

Mon pauvre maître Jacques, je te ſerai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, monſieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaiſir, maître Jacques ; & cela mérite une récompenſe.

(*Harpagon fouille dans ſa poche, maître Jacques tend la main ; mais Harpagon ne tire que ſon mouchoir, en diſant* :)

Va, je m'en ſouviendrai, je t'aſſure.

M. JACQUES.

Je vous baiſe les mains.

SCENE V.

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

JE vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'eſt rien.

CLÉANTE.

Je vous aſſure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raiſonnable.

CLÉANTE.

CLÉANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier ſi vîte ma faute !

HARPAGON.

On oublie aiſément les fautes des enfans, lorſqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE.

Quoi ! ne garder aucun reſſentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON.

C'eſt une choſe où tu m'obliges par la ſoumiſſion & le reſpect où tu te ranges.

CLÉANTE.

Je vous promets, mon père, que, juſques au tombeau, je conſerverai dans mon cœur le ſouvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune choſe que tu n'obtiennes de moi.

CLÉANTE.

Ah ! mon père, je ne vous demande plus rien ; & c'eſt m'avoir aſſez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Je dis, mon père, que je ſuis trop content de vous ; & que je trouve toutes choſes dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui eſt-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLÉANTE.

Vous, mon père.

HARPAGON.

Moi ?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment, c'eſt toi qui as promis d'y renoncer ?

CLÉANTE.

Moi, y renoncer ?

HARPAGON.

Oui.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ?

CLÉANTE.

Au contraire, j'y ſuis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, derechef ?

CLÉANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire, traître !

CLÉANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLÉANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLÉANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

SCENE VI.

CLÉANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE, *sortant du jardin avec une cassette.*

AH ! monsieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi vîte.

CLÉANTE.

Qu'y a-t-il ?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLÉANTE.

Comment ?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLÉANTE.

Quoi ?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLECHE.

Le trésor de votre père que j'ai attrapé.

CLÉANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous ſaurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

Au voleur! au voleur! à l'aſſaſſin! au meurtrier! juſtice, juſte ciel! je ſuis perdu, je ſuis aſſaſſiné; on m'a coupé la gorge; on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'eſt-il devenu? Où eſt-il? Où ſe cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'eſt-il point là? N'eſt-il point ici? Qui eſt-ce? Arrête.

(*A lui-même, ſe prenant par le bras.*)

Rends-moi mon argent, coquin... Ah! c'eſt moi! Mon eſprit eſt troublé, & j'ignore où je ſuis, qui je ſuis, & ce que je fais. Hélas! mon pauvre

argent ! mon pauvre argent ! mon cher ami, on m'a privé de toi ! & , puiſque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon ſupport, ma conſolation, ma joie ; tout eſt fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'eſt impoſſible de vivre. C'en eſt fait, je n'en puis plus, je me meurs, je ſuis mort, je ſuis enterré. N'y a-t-il perſonne qui veuille me reſſuſciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Hé ! que dites-vous ? Ce n'eſt perſonne. Il faut, qui que ce ſoit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de ſoin on ait épié l'heure ; & l'on a choiſi juſtement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la juſtice, & faire donner la queſtion à toute ma maiſon, à ſervantes, à valets, à fils, à fille, & à moi auſſi. Que de gens aſſemblés ! je ne jette mes regards ſur perſonne qui ne me donne des ſoupçons, & tout me ſemble mon voleur. Hé ! de quoi eſt-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là haut ? eſt-ce mon voleur qui y eſt ?

De grace, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'ou m'a fait. Allons vîte, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; &, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-MOI faire. Je ſais mon métier, dieu merci. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; & je voudrois avoir autant de ſacs de mille francs que j'ai fait pendre de perſonnes.

HARPAGON.

Tous les magiſtrats ſont intéreſſés à prendre cette

affaire en main ; & si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette ?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

HARPAGON.

Dix mille écus !

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; & s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpèces étoit cette ſomme ?

HARPAGON.

En bons louis d'or & piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui ſoupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde, & je veux que vous arrêtiez priſonniers la ville & les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, ſi vous m'en croyez, n'effaroucher perſonne, & tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCENE II.

HARPAGON.

Le mal n'eſt pas ſi grand que je le fais ! Quoi ! mon ſang, mes entrailles, pendard ?

VALERE.

Votre ſang, monſieur, n'eſt pas tombé dans de mauvaiſes mains. Je ſuis d'une condition à ne lui point faire de tort ; & il n'y a rien en tout ceci que je ne puiſſe bien réparer.

HARPAGON.

C'eſt bien mon intention, & que tu me reſtitues ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, monſieur, ſera pleinement ſatisfait.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

VALERE.

Hélas ! me le demandez-vous ?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALERE.

Un dieu qui porte les excuſes de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour !

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

VALERE.

Non, monſieur, ce ne ſont point vos richeſſes qui m'ont tenté, ce n'eſt pas cela qui m'a ébloui ;

& je protefte de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laiffiez celui que j'ai.

HARPAGON,

Non ferai, de par tous les diables! je ne te le laifferai pas. Mais voyez quelle infolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

VALERE.

Appellez-vous cela un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol; un tréfor comme celui-là?

VALERE.

C'eft un tréfor, il eft vrai, & le plus précieux que vous ayiez fans doute; mais ce ne fera pas le perdre que de me le laiffer. Je vous le demande à genoux, ce tréfor plein de charmes; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'eft-ce à-dire cela?

VALERE.

Nous nous ſommes promis une foi mutuelle ; & avons fait ſerment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le ſerment eſt admirable, & la promeſſe plaiſante.

VALERE.

Oui, nous nous ſommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous empêcherai bien, je vous aſſure.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut ſéparer.

HARPAGON.

C'eſt être bien endiablé après mon argent.

VALERE.

Je vous ai déja dit, monſieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit pouſſé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les reſſorts que vous penſez, & un motif plus noble m'a inſpiré cette réſolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre ; & la juſtice, pendard effronté ! me va faire raiſon de tout.

VALERE.

Vous en uſerez comme vous voudrez, & me voilà prêt à ſouffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'eſt que moi qu'il en faut accuſer, & que votre fille, en tout ceci, n'eſt aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien vraiment ; il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, & que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi ? Je ne l'ai point enlevée, & elle est encore chez vous.

HARPAGON.

(*A part.*) (*Haut.*)

O ma chere cassette ! Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALERE.

Non, monsieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu : tu n'y as point touché ?

VALERE.

Moi, y toucher ? Ah ! vous lui faites tort, aussi-bien qu'à moi ; c'est d'une ardeur toute pure & respectueuse, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, *à part.*

Brûlé pour ma cassette !

VALERE.

J'aimerois mieux mourir, que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante ; elle est trop sage & trop honnête pour cela.

HARPAGON, *à part.*

Ma cassette trop honnête !

VALERE.

Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue ; & rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspiré.

HARPAGON, *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle, comme un amant d'une maîtresse.

VALERE.

Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure, & elle vous peut rendre témoignage. . . .

HARPAGON.

Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?

VALERE.

Oui, monsieur, elle a été témoin de notre engagement ; & c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, & de recevoir la mienne.

HARPAGON.

(*A part.*)

Hé ! Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ?

(*A Valère.*)

Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALERE.

Je dis, monſieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire conſentir ſa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui ?

VALERE.

De votre fille; & c'eſt ſeulement depuis hier qu'elle a pu ſe réſoudre à nous ſigner mutuellement une promeſſe de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a ſigné une promeſſe de mariage ?

VALERE.

Oui, monſieur; comme, de ma part, je lui en ai ſigné une.

HARPAGON.

O ciel, autre disgrace!

M. JACQUES, *au Commissaire.*

Ecrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal! Surcroît de désespoir!

(*au Commissaire.*)

Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, & dressez-lui-moi son procès comme larron & comme suborneur.

M. JACQUES.

Comme larron & comme suborneur.

VALERE.

Ce sont des noms qui ne me sont point dûs; & quand on saura qui je suis....

SCENE IV.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAITRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

AH! fille ſcélérate, fille indigne d'un père comme moi! c'eſt ainſi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laiſſes prendre d'amour pour un voleur infâme, & tu lui engages ta foi ſans mon conſentement? Mais vous ſerez trompés l'un & l'autre. (*A Eliſe.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (*A Valère*) & une bonne potence me fera raiſon de ton audace.

VALERE.

Ce ne ſera point votre paſſion qui jugera l'affaire;

& l'on m'écoutera au moins avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me ſuis abuſé de dire une potence; & tu ſeras roué tout vif.

ELISE, *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! mon père, prenez des ſentimens un peu plus humains, je vous prie; & n'allez point pouſſer les choſes dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laiſſez point entraîner aux premiers mouvemens de votre paſſion; & donnez-vous le tems de conſidérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offenſez; il eſt tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouverez moins étrange que je me ſuis donnée à lui, lorſque vous ſaurez que, ſans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon père, c'eſt lui qui me ſauva de ce grand péril

que

SCENE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

M. JACQUES, *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure ; qu'on me lui fasse griller les pieds ; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, *à Maître Jacques.*

Qui! celui qui m'a dérobé?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant vient de m'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion de cela ; & voilà monſieur à qui il faut parler d'autre choſe.

LE COMMISSAIRE, *à Maître Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je ſuis un homme à ne vous point ſcandaliſer, & les choſes iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monſieur eſt de votre ſoupé ?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, monſieur, je montrerai tout ce que je ſais faire, & je vous traiterai du mieux qu'il me ſera poſſible.

HARPAGON.

Ce n'eſt pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas auſſi bonne chère que je voudrois, c'eſt la faute de monſieur votre Intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciſeaux de ſon économie.

HARPAGON.

Traître ! il s'agit d'autre choſe que de ſouper ; & je veux que tu me diſes des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.

Oui, coquin ! & je m'en vais te faire pendre, ſi tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE, *à Harpagon.*

Mon dieu, ne le maltraitez point ! Je vois à ſa mine qu'il eſt honnête homme ; & que, ſans ſe faire mettre en priſon, il vous découvrira ce que

vous voulez voir. Oui, mon ami, ſi vous confeſſez la choſe, il ne vous ſera fait aucun mal, & vous ſerez récompenſé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui ſon argent, & il n'eſt pas que vous ne ſachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES, *bas, à part.*

Voici juſtement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il eſt entré céans, il eſt le favori; on n'écoute que ſes conſeils; & j'ai auſſi ſur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE, *à Harpagon.*

Laiſſez-le faire. Il ſe prépare à vous contenter; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monſieur, ſi vous voulez que je vous diſe les

chofes, je crois que c'eft monfieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere ?

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui qui me paroît fi fidèle ?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'eft lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et fur quoi le crois-tu ?

M. JACQUES.

Sur quoi ?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois... ſur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il eſt néceſſaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vu roder autour du lieu où j'avois mis mon argent ?

M. JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent ?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M. JACQUES.

Juſtement. Je l'ai vu roder dans le jardin. Et dans quoi eſt-ce que cet argent étoit ?

HARPAGON.

Dans une caſſette.

M. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une caſſette.

HARPAGON.

Et cette caſſette, comment eſt-elle faite ? Je verrai bien ſi c'eſt la mienne.

M. JACQUES.

Comment elle eſt faite ?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt faite... Elle eſt faite comme une caſſette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-là un peu pour voir.

M. JACQUES.

C'eſt une grande caſſette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eſt petite.

M. JACQUES.

Hé oui, elle eſt petite, ſi on veut le prendre par-là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle ?

M. JACQUES.

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt de couleur... Là, d'une certaine couleur... Ne ſauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON.

Hé ?

M. JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Non, griſe.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge ; c'eſt ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute ; c'eſt elle aſſurément. Ecrivez, monſieur, écrivez ſa dépoſition. Ciel! à qui déſormais ſe fier ? Il ne faut plus jurer de rien ; & je crois, après cela, que je ſuis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES, *à Harpagon.*

Monſieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'eſt moi qui ai découvert cela.

SCENE III.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALERE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, monsieur?

HARPAGON.

Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infâme! comme ſi tu ne ſavois pas ce que je veux dire? C'eſt en vain que tu prétendrois de le déguiſer. L'affaire eſt découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment, abuſer ainſi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature?

VALERE.

Monſieur, puiſqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la choſe.

M. JACQUES, *à part.*

Oh! oh! aurois-je deviné ſans y penſer?

VALERE.

C'étoit mon deſſein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puiſqu'il eſt ainſi, je vous conjure de

ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raiſons.

HARPAGON.

Et quelles belles raiſons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VALERE.

Ah ! monſieur, je n'ai pas mérité ces noms ! Il eſt vrai que j'ai commis une offenſe envers vous ; mais, après tout, ma faute eſt pardonnable.

HARPAGON.

Comment, pardonnable ? Un guet-à-pens, un aſſaſſinat de la ſorte !

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.

que vous ſavez que je courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont...

HARPAGON.

Tout cela n'eſt rien ; & il valoit bien mieux pour moi qu'il te laiſſât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre ; & il faut que la juſtice faſſe ſon devoir.

M. JACQUES, *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE, *à part.*

Voici un étrange embarras.

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

ANSELME.

QU'EST-CE, ſeigneur Harpagon ? je vous vois tout ému ?

HARPAGON.

Ah! ſeigneur Anſelme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du déſordre au contrat que vous venez faire. On m'aſſaſſine dans le bien, on m'aſſaſſine dans l'honneur ; & voilà un traître, un ſcélérat, qui a violé tous les droits les plus ſaints, qui s'eſt coulé chez moi, ſous le titre de domeſtique, pour me dérober mon argent, & pour me ſuborner ma fille.

VALERE.

Qui ſonge à votre argent, dont vous me faites un galimathias ?

HARPAGON.

Oui, ils ſe ſont donné l'un à l'autre une promeſſe de mariage. Cet affront vous regarde, ſeigneur Anſelme, & c'eſt vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les pourſuites de la juſtice, pour vous venger de ſon inſolence.

ANSELME.

Ce n'eſt pas mon deſſein de me faire épouſer par force, & de rien prétendre à un cœur qui ſe feroit donné; mais pour vos intérêts, je ſuis prêt à les embraſſer ainſi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà monſieur, qui eſt un honnête commiſſaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de ſon office.

(*Au commiſſaire, montrant Valère.*)

Chargez-le comme il faut, monſieur, & rendez les choſes bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la paſſion que j'ai pour votre fille, & le ſupplice où vous croyez que je puiſſe être condamné pour notre engagement, lorſqu'on ſaura ce que je ſuis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'eſt plein que de ces larrons de nobleſſe, que de ces impoſteurs qui tirent avantage de leur obſcurité, & s'habillent inſolemment du premier nom illuſtre qu'ils s'aviſent de prendre.

VALERE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque choſe qui ne ſoit point à moi, & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naiſſance.

ANSELME.

Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; & vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, & qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne suis point homme à rien craindre; & si Naples vous est connu, vous savez qui étoit dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sais; & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de dom Thomas, ni de dom Martin.

(*Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.*)

ANSELME.

De grace, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire que c'eſt lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui ?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelque autre hiſtoire qui vous puiſſe mieux réuſſir ; & ne prétendez pas vous ſauver ſous cette impoſture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point une impoſture ; & je n'avance rien qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoi ? vous oſez vous dire fils de dom Thomas d'Alburci ?

VALERE.

Oui, je l'oſe, & ſuis prêt de ſoutenir cette vérité contre qui que ce ſoit.

ANSELME.

L'audace eſt merveilleuſe ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a ſeize ans pour le moins que l'homme dont vous parlez périt ſur mer avec ſes enfans & ſa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles perſécutions qui ont accompagné les déſordres de Naples, & qui en firent exiler pluſieurs nobles familles.

VALERE.

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que ſon fils, âgé de ſept ans, avec un domeſtique, fut ſauvé de ce naufrage par un vaiſſeau Eſpagnol, & que ce fils ſauvé eſt celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaiſſeau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme ſon propre fils ; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai ſu depuis peu que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru : que, paſſant ici pour l'aller chercher, une aventure par le Ciel

concertée, me fit voir la charmante Elise ; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, & que la violence de mon amour & les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayiez bâtie sur une vérité ?

VALERE.

Le capitaine Espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon père, un brasselet d'agathe que ma mère m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas ! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point ; & tout ce que vous dites, me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VALERE.

Vous, ma ſœur!

MARIANE.

Oui, mon cœur s'eſt ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; & notre mère, que vous allez revoir, m'a mille fois entretenue des diſgraces de notre famille. Le ciel ne nous fit point auſſi périr dans ce triſte naufrage; mais il ne nous ſauva la vie que par la perte de notre liberté; & ce furent des corſaires qui nous recueillirent, ma mère & moi, ſur un débris de notre vaiſſeau. Après dix ans d'eſclavage, une heureuſe fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, ſans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous paſſâmes à Gènes, où ma mère alla ramaſſer quelques malheureux reſtes d'une ſucceſſion qu'on avoit déchirée; & de-là, fuyant la barbare injuſtice de ſes parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a preſque vécu que d'une vie languiſſante.

ANSELME.

O ciel ! quels ſont les traits de ta puiſſance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embraſſez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos tranſports à ceux de votre père.

VALERE.

Vous êtes notre père ?

MARIANE.

C'eſt vous que ma mère a tant pleuré !

ANSELME.

Oui, ma fille ; oui, mon fils, je ſuis dom Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit ; & qui, vous ayant tous cru morts durant plus de ſeize ans, ſe prépa-roit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & ſage perſonne, la conſo-lation de quelque nouvelle famille. Le peu de ſûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours ; & ayant ſu trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me ſuis

habitué ici, où, ſous le nom d'Anſelme, j'ai voulu m'éloigner des chagrins de cet autre nom, qui m'a cauſé tant de traverſes.

HARPAGON, *à Anſelme.*

C'eſt-là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé ?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela ?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE, *à Maître Jacques.*

C'eſt toi qui le dis ?

M. JACQUES.

Vous vôyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà monſieur le commiſſaire qui a reçu ſa dépoſition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action ſi lâche !

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCENE VI, & dernière.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLÉANTE, VALERE, UN COMMISSAIRE, M. JACQUES, LA FLECHE.

CLÉANTE.

Ne vous tourmentez point, mon père, & n'accuſez perſonne. J'ai découvert des nouvelles de

votre

votre affaire ; & je viens ici pour vous dire que, ſi vous voulez vous réſoudre à me laiſſer épouſer Mariane, votre argent vous ſera rendu.

HARPAGON.

Où eſt-il ?

CLÉANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il eſt en un lieu dont je réponds, & tout ne dépend que de moi. C'eſt à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; & vous pouvez choiſir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre caſſette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE.

Rien du tout. Voyez ſi c'eſt votre deſſein de ſouſcrire à ce mariage, & de joindre votre conſentement à celui de ſa mère, qui lui laiſſe la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE, *à Cléante.*

Mais vous ne ſavez pas que ce n'eſt pas aſſez que

ce consentement ; & que le ciel, avec un frère que vous voyez, (*montrant Valère.*) vient de me rendre un père, (*montrant Anselme.*) dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre ; & consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE.

Vous la verrez saine & entière.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien, j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous ſatisfait ?

HARPAGON.

Oui, pourvu que, pour les noces, vous me faſſiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allégreſſe que cet heureux jour nous préſente.

LE COMMISSAIRE.

Holà ! meſſieurs, holà ! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui ; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, *montrant M. Jacques.*

Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JACQUES.

Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai ; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le commissaire ?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chere cassette.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Fin du douzième Volume du Théâtre.

